

NOTICES SUR LES SAGAS DE MÁGUS ET DE GEIRARÐ
ET LEURS RAPPORTS AUX ÉPOPÉES FRANÇAISES.

THÈSE

QUI,

SOUS LES AUSPICES DE LA TRÈS-CÉLÈBRE FACULTÉ DES LETTRES DE LUND,

SERA SOUMISE

À LA DISCUSSION PUBLIQUE VENDREDI 22 MAI 1874

À 3 HEURES DE L'APRÈS-MIDI

DANS LA SALLE N° III

PAR

F. - A. WULFF,

LICENCIÉ EN PHILOSOPHIE,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHILOSOPHIE.

LUND 1874,
IMPRIMERIE DE FR. BERLING.

À

M. J. - F. GEIJER,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ANCIEN DÉPUTÉ,
CHEV. DE L'ORDRE DE L'ÉTOILE DU NORD,

CES FEUILLES SONT DÉDIÉES

COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE DE LA RECONNAISSANCE

DU FILS DE SON AMI.

Wanley, dans le second tome du *Thesaurus linguarum veterum septentrionalium* que le savant Hickes avait commencé de publier à Oxford en 1703, reproduit une lettre du suédois Peringskiöld datée du 13 Mars 1704 et qui est accompagnée d'un catalogue de manuscrits islandais conservés à la bibliothèque royale de Stockholm. Il y figure ce titre et cette notice:

"Sagan af Geirarde Jarle: Historia exhibens res gestas Geirardi Jarli, æqualis temporum Caroli Magni, cujus filiam Ellinburgam in matrimonium habuit."

Il est impossible, en lisant cette notice, de ne pas penser à une imitation ou traduction de quelqu'une des épopées françaises appartenant au grand cycle carolingien. Imitation ou traduction d'un original français, telle a été aussi jusqu'à ce jour la constante qualification de cette *Saga* dans les catalogues où on l'a fait figurer, p. ex. dans celui qui se trouve chez Liljegren ¹⁾ et surtout celui qu'a donné M. Geffroy ²⁾, aujourd'hui professeur de la Sorbonne, qui en 1851 et 1854 visitait les bibliothèques et les archives scandinaves afin d'y signaler tout ce qui avait trait à la littérature ou à l'histoire de la France. La *Saga* en question n'a jamais été publiée séparément. Quoi de plus naturel, alors, que ce qui est arrivé aux savants français, à M. Léon Gautier non moins qu'à M. Gaston Paris, savoir d'accepter comme un fait bien établi que ce Geirard est un des héros de leurs épopées? Pour M. Gautier, qui a écrit des milliers de pages éloquentes sur ces épopées-là, et qui a consacré tant d'érudition et tant de labeurs à rassembler tout ce qui les regarde,

¹⁾ Voir Liljegren, *Skandinaviska Fornäldrens Hjeltesagor*, Stockholm 1818, I, p. XLIX.

²⁾ V. *Archives des missions scientifiques*, Paris 1854, Tome IV, p. 222.

un fait nouveau, surtout s'il ajoutait en quelque sorte à la gloire ou au triomphe de l'esprit français, serait nécessairement un bijou qu'il s'empresserait de saisir et d'attacher au diadème qu'il avait sous la main. C'est ainsi que le Geirarð du manuscrit islandais est identifié par M. Gautier avec Girard de Viane³⁾.

De même que M. Gautier, et avant lui, M. Paris a voulu reconnaître dans notre Geirarðs Saga une traduction de Girard de Viane⁴⁾. Cependant il émet une opinion différente sur plusieurs des autres manuscrits signalés par la liste de M. Geffroy; à la page 151 de l'admirable ouvrage que nous venons de citer nous lisons: "Il est à souhaiter que les autres documents islandais [M. Paris vient de parler de la Karlamagnús Saga, qui est une traduction souvent très-fidèle de gestes carolingiennes] soient bientôt mis au jour; ils peuvent servir à éclaircir plus d'une question encore obscure. Peut-être aussi, à en juger d'après quelques titres, nous révéleraient-ils en Scandinavie un mouvement d'invention propre et de création autour de la légende carolingienne, analogue à celui que nous signalerons plus tard en Italie."

Le désir d'être utile en même temps à la connaissance de l'ancienne littérature du Nord et aux grandioses études des érudits français qui ont pris pour tâche de revendiquer aux épopées de la France la glorieuse place qui leur est due dans les annales poétiques du genre humain, aurait suffi peut-être pour diriger nos faibles forces à la publication de quelqu'un des manuscrits en question. Mais après avoir eu la faveur d'une communication directe avec M. Gaston Paris, nous n'avons plus hésité de faire un tel essai. En premier lieu, nous devons examiner la Saga de Geirarð, pour voir ce qui en était. Grâce à la complaisance du directeur de la bibliothèque royale de Stockholm, nous avons eu l'occasion d'étudier à Lund les deux manuscrits qui, à en juger d'après le catalogue de M. Arwidsson⁵⁾, étaient les plus intéressants, à savoir n° 58 in-fol. et n° 6 in-quarto sur pap. Dans les deux mss., la Saga de Geirarð n'était cependant qu'un épisode (þáttur) de la

³⁾ V. Gautier, *Les Epopées Françaises*, II, p. 44, Paris, Palmé, 1868: "C'est au même Roman que se rapporte la Saga signalée par M. Geffroy, . . . et qui a pour titre "Geirards Jarls ok Vilhjalms Geirardssonar saga"; cfr Gautier, *La Chanson de Roland*, Tour, Mame, 1872, T. I, p. CLXXX: "Cependant M. Geffroy était revenu de son voyage dans les bibliothèques de Danemark, de Suède et de Norvège; il en rapportait une belle liste de Sagas consacrées à nos héros français et qui étaient de vraies traductions de nos poèmes."

⁴⁾ V. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, Franck, 1865, p. 148: "Plusieurs de ces traductions sont encore manuscrites et se conservent à la bibliothèque royale de Stockholm; telles sont celles de Girard de Vienne, de Beuves d'Hanstone, et d'autres."

⁵⁾ V. *Svenska Fornskriftssällskapets Handlingar*, Stockholm, 1848.

Saga de Mágus ou Maus. Notre intérêt n'en dut pas être atténué, surtout comme celle-ci était aussi une des sagas signalées par M. Geffroy; et dans le *Thesaurus* de Hickes, cité p. 4, il y en avait cette notice: "Sagan af Magus Jarl, seu Historia commemorans res gestas Jarli cujusdam artis necromanticæ magicæque magistri quondam primarii, cujus etiam experimenta artis Cæsari Carolo Magno conspicienda exhibuit quam plurima" Mais naturellement cette découverte a dû changer l'intention que nous avions de publier le texte islandais. Car après avoir cherché un peu nous trouvâmes que cette saga était déjà publiée, en 1858, à Copenhague, par M. Gunnlaugur Þórðarson. Nous devons à la bienveillance du savant islandais, M. Eiríkur Jónsson, un exemplaire de cette édition, déjà devenue rare sur le continent. Le but de l'éditeur ayant été, ce semble, plutôt d'offrir une lecture populaire à ses compatriotes que de donner une édition critique⁶⁾, les notices qu'il donne sur les manuscrits de Copenhague d'après lesquels cette publication a été faite, laissent encore à désirer. Au bas des pages il y a certainement quantité de variantes, mais les données ne sont pas complètes. Aussi est-il évident que la membrane A. M. 152 in-fol., sur laquelle l'édition est principalement fondée et qui y est signifiée par A, est presque toujours inférieure au ms. sur papier 590 A, signifié par D. Le ms. de Stockholm n° 58 fol. mentionné plus haut et qui est écrit par Jón Vigfússon en 1690, à Stockholm, "d'après des manuscrits sur parchemin, à ce qu'il paraît"⁷⁾, est presque toujours d'accord avec celui-ci. Cependant la classification des manuscrits n'étant pas encore faite, nous avons dû renoncer pour le moment à donner un texte critique ou même une traduction soit de la saga de Geirardr, soit de celle de Mágus. Du reste un tel travail, bien qu'il soit toujours un service rendu à la littérature du Nord, n'a plus le même intérêt, à ce qu'il semble, pour les épopées françaises. Car du premier coup d'œil on voit que ces deux sagas, du moins dans les rédactions qui sont venues jusqu'à nous, ne se rapportent point aux temps de Charlemagne. Peringskiöld s'est trompé sur le sujet de la saga, et sa liste (v. p. 4) nous a induits en erreur tous. Il est bien étonnant que Peringskiöld ait pu penser à Charlemagne. Car dès le premier chapitre, la saga parle d'un roi de *Saxe* (Saxland), qu'elle veut identifier avec Louis, *petit-fils* de Charlemagne, et elle ajoute qu'il était fils de Louis, roi de France, et que ses frères étaient Lotharius, Karulus et Pippinus; enfin l'empereur Charles de notre

⁶⁾ L'éditeur l'indique lui-même par ces mots qu'il a fait imprimer à la couverture du livre: "Si mon travail trouve un bon accueil auprès de mes compatriotes, je continuerai etc."

⁷⁾ V. le catalogue de M. Arwidsson cité p. 2.

saga est le fils de ce roi de Saxe. Plus loin il y a un chapitre ⁸⁾ qui débute par quelques synchronismes très-curieux, et qu'il est utile, à plusieurs égards, d'examiner tout de suite. Regardons d'abord un peu les rapprochements chronologiques.

"Nous voyons dans les annales, que Charles prit le règne de Saxe en même temps que Harald aux beaux cheveux partagea son royaume entre ses fils; alors Stephanus était pape, le 7^e de ce nom. [Le ms. in-4^o de Stockh. porte '*siøtte*', le sixième, et ajoute: 'et après lui Bonifacius fut pape']. Charles régna 27 ans avant d'être trahi et emprisonné ('kastaðr inn') par Herbert, et [il est dit que] ce fut trois ans après la mort de l'empereur Charles, qu' Ulfjót vint donner des lois à l'Islande [koemi með lög til Islands], et pour lors Eirik Blóðöx était devenu souverain de ses frères. Trois ans plus tard, Harald aux beaux cheveux mourut; un an plus tôt, Hrafn Hængsson fut juge en Islande."

On voit que l'auteur de ce passage n'a pas plaint sa peine pour établir l'identité de l'empereur Charles dont parle la saga avec un personnage historique. Cependant, si toutefois il ne faut pas penser à quelque corruption du texte, il n'en réussit pas trop bien. Prenons pour points de repère les dates norvégiennes et islandaises, qui pour lui-même étaient probablement sûres. Selon Munch ⁹⁾, ce fut en 900 que Harald partagea son royaume entre ses fils, en 927 qu' Ulfjót fit sa législation en Islande, en 930 qu'Eirik Blóðöx eut la souveraineté de la Norvège, en 933 que mourut Harald, et enfin Hrafn Hængsson fut juge en 930. Rappelons à présent la notice du premier chapitre de la saga, dont nous parlions tout à l'heure, savoir que le roi Louis (le père de Charles) avait Charlemagne pour grand-père, et nous penserons nécessairement à Louis le Germanique. Charles le Gros, son fils, peut très-bien être signifié comme "roi de Saxe", et il était en effet souverain de Worms (Verminzuborg) et de Spire (Spiransborg) qui reviennent toujours dans la saga; Worms y est même la capitale de la Saxe. Mais il succéda à la couronne en 882, fut détrôné en 887, et mourut en 888; ce qui ne s'accorde point avec les dates norvégiennes et islandaises, ni non plus avec la date du pape Etienne, soit qu'on accepte la leçon des mss. de M. Þórðarson, soit qu'on préfère celle du ms. 6 in-qu. de Stockholm; car Etienne VII était pape 929—934; et

⁸⁾ Dans l'édition de M. Þórðarson et dans le ms. chart. in-4^o de Stockholm, ce chapitre est le *dernier* de toute la saga. Dans le ms. 58 in-fol. Stockh., il est mis comme *préface* (formale), et les données chronologiques y manquent. Nous n'osons pas décider si Vigfússon a fait cet arrangement lui-même, ou s'il l'a trouvé dans l'original qu'il a copié.

⁹⁾ V. Munch, *Det Norske Folks Historie*, Kristiania 1852, Vol. I, pp. 585, 567, 604, 605, 569.

Etienne VI et Boniface VI appartiennent tous les deux à l'an 896—97. Ces dates-ci, et l'allusion faite à Herbert (de Vermendois) et à la détention de Charles (au château de Péronne) font penser au roi de *France*, Charles le Simple, qui est évidemment confondu par l'auteur de la dernière notice avec Charles le Gros; ce qui est d'autant plus fait pour étonner que celui-là laissait un fils après lui, tandis que celui-ci a encore cela en commun avec le Charles de la saga qu'il n'avait pas de fils. Charles le Simple succéda à Eudes, duc de France, en 898, et mourut en 929, dans sa prison ¹⁾).

Les résultats que nous avons gagnés jusqu'ici sont, d'abord, que l'empereur Charles de notre saga n'est point considéré par la saga elle-même comme Charlemagne; et, en second lieu, que la rédaction que nous possédons de la saga est probablement faite en Islande. A présent, continuons d'examiner un peu le reste de ce chapitre.

"Puisque [nous entendons que tous ne racontent pas cette saga de la même manière, nous ne saurions dire quelles en sont les limites précises (endimörk); aussi] ²⁾ c'est plutôt pour amuser que nous l'avons écrite (ritat); et nous ne prétendons pas que tout cela ait eu lieu réellement." Puis le raconteur tâche de donner une explication naturelle de toutes les sorcelleries de Mágus. Quant au fait qu'il y a plusieurs versions d'une même saga, il dit que cela tient à ce que ceux qui les premiers ont raconté une saga ont été "peu instruits" (ófróðir), mais que plus tard les gens instruits l'ont augmentée en racontant ou en écrivant largement et avec de plus belles tournures les passages qui leur ont paru trop courts. "Les personnes qui rejettent comme des mensonges les sagas ainsi développées, n'en font que montrer leur stupidité."

Il s'agit donc ici d'un conte qui non-seulement n'est pas une traduction, mais qu'il doit même être difficile de reconnaître pour une *imitation* de quelque original certain et précisé.

Nous considérerons enfin une réflexion qui dans le ms 58 in-fol. est placée à la tête de la "préface", et que sans doute Vigfússon a trouvée dans le manuscrit ou bien dans les manuscrits qu'il copiait (vers 1690). Voici cette réflexion:

¹⁾ Quant aux dates concernant les papes, elles semblent accuser une corruption du texte. Celle d'Etienne VII ne va point du tout à la place qu'elle occupe à présent: il faut la mettre *après* la phrase qui parle des '27 ans'. Probablement le texte original a eu *les deux dates*, et celle d'Etienne VI a dû se trouver à l'endroit où figure à présent 'Etienne VII'.

²⁾ L'évidente lacune que présente ici l'édition est comblée d'après les mss. de Stockh.

"S'il y a des personnes qui aiment encore à entendre raconter de vieilles sagas et qu'on n'entend déjà que rarement, il vaut mieux qu'elles soient mises par écrit, car ainsi se conserve mieux la mémoire des choses³⁾."

M. Þórðarson ne dit point si ce passage se trouve aussi dans quelque'un des mss. qu'il a conférés. Quoi qu'il en soit, il prouve que notre saga est allée de bouche en bouche pendant des siècles peut-être, (comme l'ont fait naturellement la presque totalité de ces productions-là), avant d'être mise en écrit enfin sous la forme que nous lui voyons.

En résumé, la saga de Mágu et l'épisode de Geirard, qui en fait partie, ne nous représentent, telles que nous les avons, ni une traduction ni une imitation distincte d'un original étranger tout fait, mais un ensemble de récits et de contes résultant de diverses traditions orales qui, avant d'être écrites, ont été arbitrairement délayées et altérées par les différents conteurs islandais.

Rappelons maintenant l'énonciation de M. G. Paris citée plus haut et qui suppose la possibilité de ce que certaines des sagas dont Peringskiöld et M. Geffroy ont donné les titres "nous révéleraient en Scandinavie un mouvement d'invention propre et de création autour de la légende carolingienne, analogue à celui qui a eu lieu en Italie".

D'après ce qui vient d'être dit, on pourrait s'attendre à une réponse négative aussi à cette supposition, pour ce qui est de notre saga. Cependant ce serait se trop hâter que de répondre ainsi. Car bien que les passages de la saga que nous avons examinés jusqu'ici ne favorisent pas trop une telle supposition, il se peut très-bien qu'au fond de la saga, dans quelques parties d'elle, il nous arrive de trouver des éléments carolingiens. Et c'est en effet ce que nous ne tardons pas à faire dès que nous pénétrons un peu plus loin dans la saga. La saga elle-même a oublié ce qu'elle doit à Charlemagne, et même elle parle dans un endroit de sa personne comme appartenant à une époque très-antérieure aux événements qu'elle raconte (v. plus loin notre sommaire, ch. 25). Mais il n'en est pas moins sûr que "l'empereur Charles" de notre saga est originairement identique avec le Charlemagne *poétique* des épopées françaises⁴⁾. Quant à l'Italie citée par M. Paris nous dirons tout de suite qu'il y a au moins cette analogie entre les *rifacimenti* des

³⁾ Ef menn gyrnast at heyira fornar sögur ok fáheyrdar, þá er betur at þær seu ritaðar, því at þá fellur Mönnum síður or Minni. — L'orthographe est celle de Vigfússon.

⁴⁾ Cfr ce que dit M. Paris (ouv. c. p. 2) p. 460. On y voit que le Charlemagne de l'histoire se confond dans la poésie et avec Charles Martel et avec Charles le Simple.

Italiens et ceux des Islandais, qu'aussi dans notre saga les noms des personnes sont souvent rendus tout nordiques.

Ce n'est qu'à présent que l'on peut voir la raison de ce qu'une analyse, ou un sommaire plutôt, de toute la saga de Mágus et des épisodes y appartenants constitue la fin de cet opuscule. Nous avons voulu offrir aussitôt que possible aux érudits qui s'occupent des épopées françaises une occasion de se faire une idée générale de cette saga. Certaines circonstances nous ont défendu pour le moment d'examiner méthodiquement et avec critique tous les manuscrits qui en existent. C'est pourquoi nous n'avons pas jugé à propos d'offrir une véritable traduction, pas même des chapitres qui s'accusent comme des réminiscences françaises.

Nous n'avons pas la prétention de signaler tout l'ensemble et le détail des traits qui, dans notre saga, rappellent les épopées françaises. Mais nous ferons quelques rapprochements; pour les évidents emprunts qu'a faits la saga à des traditions germaniques et scandinaves, le lieu ne comporte pas ces recherches-là.

La saga s'appelle la saga de *Mágus*, et à coup sûr le duc Mágus y joue un grand rôle. Mais avec autant de raison elle aurait pu s'appeler la saga des quatre fils d'Amund. Car c'est sur les luttes de ces frères contre l'empereur Charles, sur leurs misères et leur réconciliation avec l'empereur, que roule pour une large part cette saga. Mágus n'y figure que pour prêter secours, par ses sages conseils et par ses tours de magicien, aux quatre frères malheureux, qui sont ses beaux-frères.

Voilà aussitôt un rapprochement qui se présente volontiers et de soi-même. Parmi la foule des poèmes français qui chantent les guerres de Charlemagne contre ses vassaux, il y en a un qui a surtout été populaire, qui a eu des imitations par toute l'Europe, et qui se publie en partie aujourd'hui même dans la *Bibliothèque Bleue*, c'est à dire, comme des histoires "imprimées cette année" ⁵⁾. C'est *Les quatre fils d'Aimon* ou *Renaud de Montauban*. Le duc Aimon est un des vassaux de Charlemagne. Il a quatre fils, Renaud, Alard, Richard et Guichard, signalés tous les quatre par de grandes prouesses. Un jour, les quatre frères sont à la cour de l'empereur. Renaud joue aux échecs avec Bertholais, neveu de Charles. Bertholais perd la partie, et, dans son dépit, il frappe Renaud au visage. Renaud se plaint à l'empereur, mais Charles ne veut point punir son neveu, et Renaud se venge lui-même de l'outrage en tuant Bertholais d'un coup du pesant échiquier. Les frères s'échappent, et dès lors la guerre s'engage entre eux et l'empereur. Leur père, lié par ses devoirs de vassal, est obligé de rejeter ses enfants et de les

⁵⁾ V. G. Paris, (ouv. c. p. 2), p. 302; Gautier, (ouv. c. p. 2) II, p. 185.

traiter en ennemis. Et il le fait sans hésiter, il les maudit, il leur donne la chasse sans pitié, il est implacable. Les frères se réfugient dans la vieille forêt des Ardennes et ils s'y construisent un château près de la Meuse. L'empereur les assiège durant sept ans et les frères sont bien misérables. Cependant ils réussissent à s'échapper de leur château et se rendent dans le midi de la France chez le roi Yon de Bordeaux. Ils aident à Yon à vaincre le roi des Turcs, Begue, qui avec une grande armée a envahi son royaume. En récompense, ils ont la permission de se construire un nouveau château, qu'ils appellent Montauban. Ils ont avec eux Maugis, leur cousin, qui est un grand enchanteur et qui est étroitement associé à leur fortune ⁶⁾.

Dans notre saga (v. plus loin le sommaire), tout ne se passe pas de cette manière, la scène est en Saxe et les personnes sont souvent tout autres. Mais qui ne reconnaît pas l'identité qu'il y a évidemment entre les quatre malheureux et bannis fils d'Aimon, Renaud et Alard, Richard et Guichard, et les fils d'Amund, Rögnvald et Aðalvarð, Vígarð et Markvarð? Les différents caractères des quatre frères se ressemblent même dans les deux versions: Rögnvald est sage, comme Renaud, Vígarð est brusque et violent, comme Richard ⁷⁾. Et il ne faut pas oublier que Bayard, le cheval fée de Renaud, "plus blanc que n'est flors en esté", cet admirable animal qui rend de si grands services à son maître et aux frères de celui-ci, a son pendant parfait dans Flugar, l'incomparable destrier de Rögnvald, qui a juste les qualités de Bayard, même la couleur ("allhvitr").

Mais il est temps de revenir à Mágus. Il doit peut-être sa qualité de héros titulaire de la saga au goût tout particulier que les Islandais ont de tout temps manifesté pour le merveilleux. Peut-être son nom seul lui a suffi; M. Þórðarson dit qu'il y a sur une feuille détachée cette remarque faite par Arni Magnússon lui-même ⁸⁾:

⁶⁾ Il est très-curieux d'entendre la dure qualification que M. Gautier (v. p. 196 de l'ouv. c. p. préc.) fait de ce Maugis, et de la comparer au rôle tout à fait digne et noble que joue Mágus dans notre saga. M. Gautier dit: "Pour tout dire, je me serais bien passé de cet oblique personnage. Maugis entrant dans le domaine de notre vieille épopée nationale, c'est la fable, c'est le mensonge, c'est la magie, ce sont d'odieux mélanges. Il faudra nous résigner à cet amalgame Mais nous avons l'espoir qu'on retrouvera quelque jour une antique rédaction de *Renaud de Montauban* où l'enchanteur Maugis sera relégué au dernier rang, qu'il mérite."

⁷⁾ Pour ce qui est du nom, Vígarð représente plutôt Guichard; mais une telle méprise, si c'en est une, est trop naturelle, d'autant plus que Vígarð et Markvarð ont le même caractère.

⁸⁾ Arni Magnússon, professeur à Copenhague au siècle dernier, a fait de précieuses collections de manuscrits islandais.

"La saga de Mágus figure dans quelques listes de sagas sous le nom de Máfus, de Máus, ou de Bragða-Máfus (omnia corrupte)." Et M. Þórðarson ajoute: "Mágus signifie enchanteur, magicien; le mot a été changé (hefur breyttzt) plus tard en Mágus" [prononcé Maogous]. Nous croyons plutôt que c'est le contraire: Magus n'a été qu'une espèce de traduction en latin de *Maugis*. Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons pas du tout d'identifier la personne de l'enchanteur Mágus et celle de l'enchanteur Maugis, le fidèle et sage parent des quatre frères. Il est vrai que le rôle et le caractère de l'un et de l'autre offrent de très-grandes différences, mais il ne s'agit pas ici, comme nous l'avons déjà dit, d'une imitation bien fidèle. Si Mágus ne se moque pas de la même manière que Maugis de l'empereur Charles, toujours est-il qu'il s'en moque et qu'en le faisant il est utile à Rögnvald et à ses frères. Du reste, il y a des traits tout particuliers qui se ressemblent dans les deux récits. Maugis vient une fois à Charles en mendiant et se fait servir par l'empereur lui-même; de même Mágus. Celui-là se moque d'Olivier, de Roland, enfin, de toute la cour; celui-ci n'en fait pas moins à Ubbi et à la cour de son empereur. Quant à la scène de l'inondation (v. le sommaire ch. 27), elle rappelle le *gab* que fait Bernard, l'un des compagnons de Charlemagne, devant le roi Hugon de Constantinople⁹⁾.

Le nom de ce roi rappelle une autre série de rapprochements. Il y a un petit fabliau français (859 vers seulement) qui a pour sujet le voyage (poétique) de Charlemagne à Constantinople et qui est écrit, d'après de plus vieilles traditions, au douzième siècle¹⁾. L'empereur est un jour à Saint-Denis; il s'est revêtu de ses plus beaux ornements; il a la couronne sur la tête; il a ceint son épée, dont le pommeau est d'or pur; il se persuade qu'il n'y a pas sous le ciel un roi qui ait meilleure grâce et plus belle prestance. La reine ose nommer Hugon, le roi de Grèce et de Constantinople. Charlemagne se résout à partir pour l'Orient afin de s'assurer si vraiment le roi Hugon le dépasse en grâces royales, et jure à sa femme de la faire décapiter si elle a menti²⁾.

Notre saga débute par une scène analogue. Seulement c'est ici le roi Hlödver (Louis) qui s'admire et se glorifie, et c'est un de ses ducs, Sigurð, qui ose nommer Húgon de Constantinople. La remarque peut trouver place ici qu'en effet Hlödver rappelle, en général, beaucoup plus que ne le fait le doux Charles, le caractère de Char-

⁹⁾ V. Gautier (ouvr. c. p. 2) II, p. 280.

¹⁾ V. Gautier (ouvr. c. p. 2) II, p. 261; G. Paris (ouvr. c. p. 2) p. 342. Selon M. Gautier, ce fabliau présente le plus ancien exemple du vers dit alexandrin.

²⁾ G. Paris (ouvr. c. p. 2), p. 340. Gautier (ouvr. c. p. 2) II, p. 260.

lemagne tel que les poèmes dits *féodaux* nous le représentent ³⁾. Les dures menaces que Charlemagne fait à sa femme avant le voyage à Constantinople, Hlōðver les fait à Ermenga après son retour en Saxe. Jacqueline, la fille d'Hugon, a "le visage clair et beau et la chair aussi blanche que la fleur en été". Notre saga fait la même description d'Ermenga ⁴⁾. Mais là se borne la ressemblance: c'est Olivier, ce n'est pas l'empereur lui-même qui prétend à l'amour de la jeune fille.

Pour trouver enfin quelque ressemblance entre notre Geirard et Girard de Frate ou de Viane ⁵⁾, avec qui on a cru pouvoir l'identifier (v. plus haut p. 2), nous citerons un passage de la chanson d'*Aspremont* ou d'*Agoland*. Et ce rapprochement se fait d'autant plus à propos qu'en même temps nous signalerons aussi une autre analogie que présente notre saga avec ce même passage.

Agoland, roi d'Afrique, envoie un ambassadeur, Balant, à Charlemagne pour le défier et le sommer de se faire païen; Charlemagne tiendra d'Agoland la France. Mais Charlemagne aime mieux ne pas accepter des conditions du roi d'Afrique, et pour réponse il se rend en Italie avec une immense armée. En Calabre, la rencontre a lieu entre les forces de l'empereur et celles d'Eaumond, fils d'Agoland. Les combats qui s'ensuivent sont terribles, et la victoire ne semble point sourire à Charlemagne. Il faut que l'archevêque Turpin soit envoyé chez Girard pour demander son puissant secours. Mais Turpin ne gagne rien avec le vieux vassal, qui s'est irrité contre l'empereur. Ce n'est qu'aux exhortations de sa femme, Ameline, qu'il cède, et enfin il va se réconcilier avec l'empereur. Grâce au secours de Girard, les païens sont vaincus, et Eaumond et Agoland lui-même, qui est à son tour arrivé en Italie, sont tués l'un après l'autre ⁶⁾.

Dans notre saga, c'est Elinborg, la fille unique de Charles, qui, menacée à Reims, sa capitale, par le formidable païen Priams, roi d'Afrique, envoie supplier Geirard de venir sauver la Foi et la France. Quand enfin il vient, accompagné par ses deux fidèles pages, Frankus et Niceta, le païen triomphant déjà est bientôt vaincu et tué ⁷⁾.

Parmi la foule de "rois d'Afrique" qui, dans les épopées françaises, envahissent

³⁾ G. Paris (ouvr. c. p. 2) p. 460.

⁴⁾ Dans *Aimeri de Narbonne*, la femme d'Aimeri s'appelle Ermengarde; elle est fille du roi de Pavie. V. Gautier (ouvr. c. p. 2) III, p. 241.

⁵⁾ Ces deux personnages sont souvent confondus par les épopées. V. G. Paris (ouvr. c.) p. 186.

⁶⁾ V. G. Paris (ouvr. cité p. 2), p. 248; Gautier (ouvr. cité p. 2) II, p. 74. Cfr Unger, *Karlsmagnús Saga*, Kristiania 1860, pp. 133 et suiv.

⁷⁾ La *Karlsmagnús Saga* fait accompagner Girard par ses deux neveux, Boz et Klares.

la France et menacent la Foi, l'un s'appelle Bréhus. C'est la chanson d'*Ogier le Danois* ⁸⁾ qui en raconte, et c'est à Ogier lui-même, détenu en prison à Reims depuis sept ans, que l'empereur doit recourir cette fois pour être sauvé. Pourrait-on admettre ici, comme tant de fois il faut le faire, une fusion de différentes traditions, et que notre Priams représente un peu ce Bréhus? Ce serait trop hardi, peut-être. Aussi nous n'insistons point. Et nous n'insisterons pas non plus sur la vraisemblance de ce que le nom d'Elinborg donné dans notre saga à la fille de l'empereur Charles pourrait peut-être s'expliquer à l'aide du nom de Priams. Si on pouvait admettre que, par une association d'idées qui dans des traditions de cette nature n'est pas trop difficile, le nom de Priams a fait donner le nom d'*Hélène* ⁹⁾ à la princesse qu'il voulait épouser, le reste se donnerait sans peine. Car Hélène, en langue scandinave, est Elin, et Elin devenu Elinborg, à l'aide de la terminaison *-borg*, très-fréquente dans les noms de femmes scandinaves, annonce précisément la même procédure qui s'est opérée pour le nom de la déesse Fröja (en isl. Freyja), qui s'appelle Fröjenborg dans une de nos vieilles chansons populaires (folkvisor) suédoises ¹⁾. Cependant le nom peut avoir été fait déjà à l'étranger ²⁾.

Il y a encore d'autres traits épars dans la saga qui font penser aux épopées françaises; mais nous nous bornerons à ceux que nous avons signalés déjà, qui suffisent pour la constatation que nous devons faire.

Mais comment s'est-il fait que la scène où se passent ces événements est en *Saxe*? Verminzuborg [*var.* Vernizuborg] est la capitale de Hlōðver et de Charles; leurs vassaux résident à Stransborg, à Tifursborg [*var.* Tiprisborg, Trevirisborg], à Buslaraborg, à Spíransborg etc., et ce n'est qu'après la conquête de la France par Charles et son mariage avec Konstantía, fille de Konráð (!), que l'empereur prend sa résidence à Reimsborg et qu'il donne Parísborg à Mágus. Il n'est pas difficile de répondre que naturellement les récits sont venus en Scandinavie, ou plutôt en Islande, d'Allemagne. Mais il y a cette objection à faire contre cela, que les versions allemandes qui existent des Quatre Fils Aymon ³⁾, malgré les

⁸⁾ V. Gautier, II, p. 241.

⁹⁾ La belle Hélène (Elena en fagra) est aussi connue de la saga (v. le sommaire ch. 2).

¹⁾ V. Lénström, *Svensk Anthologi*, Örebro 1841, I, p. 1.

²⁾ V. plus loin.

³⁾ V. Görres, *Die deutschen Volksbücher*, Heidelberg, 1807, p. 99: "Schöne Historie von den vier Heymonskindern Adelhart, Ritsart, Writsart und Reinold sammt ihrem Ross Bayart, was sie für ritterliche Thaten gegen die Heiden zu Zeiten Caroli Magni König in Frankreich und ersten römischen Kayser begangen haben. Dem ist beigefügt das Leben des heiligen

différences qu'elles présentent quelquefois avec les récits français, ne sont pas germanisées jusqu'à ce point. Et puisqu'il est par trop invraisemblable que les Islandais aient de leur chef modifié les récits d'une manière qui tendait à glorifier non pas le Nord, mais la Saxe vis-à-vis de la France, nous sommes porté à faire une conclusion qui certainement n'est pas sans intérêt pour l'histoire poétique de Charlemagne, c'est qu'il y a eu en Allemagne une version de l'histoire des Quatre Fils Aymon et de leurs luttes contre l'empereur Charles qui est antérieure aux versions connues ⁴⁾, et qui accuse un mouvement de création plus libre et plus germanique qu'on ne le trouve dans celles-là. Nous regrettons de n'avoir pas pu consulter la *Kaiserchronik* dont parle M. Paris ⁵⁾; c'est un "texte en vers appartenant au douzième siècle, antérieur, selon toute probabilité, aux premières traductions [allemandes] de poèmes français et dont deux mille vers environ sont consacrés à une histoire toute poétique de Charlemagne". M. Paris fait observer que le voyage de Charles à Jérusalem ne s'y trouve pas. Comme nous l'avons vu plus haut (p. 9), notre saga connaît un voyage à Constantinople; dans quelques récits français ce voyage fait partie du voyage à Jérusalem. Cependant nous ne pensons pas entamer cette question cette fois.

Préciser la date où a eu lieu l'implantation en Islande des récits en question, voilà une tâche qui offre aussi de grandes difficultés. En général, les sagas islandaises parmi lesquelles figure celle qui nous occupe, et qui du moins ont cela en commun qu'elles roulent sur des sujets étrangers, n'ont encore été examinées que très-insuffisamment, ce qui tient à ce qu'en grande partie elles sont encore inédites. Keyser ⁶⁾ a peu de notices à ce sujet. Il dit en général qu'on ne connaît pas d'influence étrangère sur la littérature du Nord avant le règne du roi

Reinoldi, des jüngsten von den vier Gebrüdern." — Cfr Vilmar, *Geschichte d. deutsch. National-Literatur*, Marburg 1871, p. 128: "... die Heymonskinder, eine Sage, in welcher eine ungemein poetische Kraft liegt, die sich in dem noch heute gern gelesenen Volksbuche durch so viele Jahrhunderte hindurch bewährt hat. Es ist dies die weltliche Seite der Sage von Karl dem grossen, der Kampf mit seinen Vasallen; eben dieses aber hat in der Zeit von welcher wir reden [avant 1600], in Deutschland gar keine Bearbeitung gefunden, und das Werk, welches in den Elementarbüchern an dieser Stelle figurirt, ist die ziemlich geistlose und schale Uebersetzung eines niederländischen Gedichtes, welche um 1470 verfertigt wurde."

⁴⁾ V. la note préc. et cfr G. Paris (ouvr. c. p. 2) p. 139.

⁵⁾ V. p. 119 de l'ouvr. c. p. 2.

⁶⁾ V. R. Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed og Literatur i Middelalderen*, Christiania 1866, pp. 513 et suiv.

Hákon Hákonarson (1217—1263). M. Maurer ⁷⁾, d'accord en cela avec Keyser, est d'avis que ce n'est guère qu'aux quatorzième et quinzième siècles que les Islandais ont commencé à s'intéresser pour les sujets étrangers. Cependant M. Gísli Brynjúlfsson a fait observer, en 1870, dans une séance de la Société royale des antiquaires du Nord à Copenhague ⁸⁾, que déjà vers le douzième siècle des contes étrangers ont été connus et aimés en Islande. M. Brynjúlfsson suppose avec une assez grande vraisemblance que ce sont les évêques Isleif (év. 1056—1080) et Gizur (év. 1082—1118), père et fils ⁹⁾, qui à leur retour en Islande ont apporté avec eux quelques-uns de ces contes-là, spécialement la saga intitulée Vilhjálms Saga síóðs. Les deux évêques avaient étudié à Herford en Westphalie.

Il est possible que les matériaux de notre saga aient été en partie introduits en Islande déjà à cette époque reculée. C'est cependant ce que nous ne déciderons pas. M. Kölbing a publié dernièrement une saga qui présente des analogies avec la nôtre. C'est la Saga de Mírmán, ¹⁾ et nous renvoyons pour cette question aux notices que M. Kölbing a données dans son édition.

⁷⁾ V. Konrad Maurer, *Die Quellenzeugnisse über das erste Landrecht etc. des isländischen Freistaates*, München 1869, pp. 27 et 35.

⁸⁾ V. *Zeitschrift f. deutsche Philol.* III, Halle 1871, où M. Kölbing en a donné un compte rendu.

⁹⁾ V. *Íslendingabók*, publ. en 1869, à Leipzig, p. M. Möbius, chapp. 9 et 10.

¹⁾ V. E. Kölbing, *Riddarasögur*, Strassburg 1872.

Sommaire.

1. "Ainsi a commencé le conte d'un illustre roi de France; certains livres l'appellent Játmund [d'autres Vilhjálm] ²⁾, d'autres lui donnent le nom de Julianus dès qu'il prit le titre d'empereur; mais d'après l'histoire des empereurs nous pensons qu'il était petit-fils de Charlemagne, et la plupart des livres disent qu'il s'est appelé Lódóvikus dès qu'il a pris la couronne, et qu'il a eu trois frères: [Lotharius, Karulus et] ²⁾ Pipin, et que leur père avait nom Hlôðver, roi de France (Franz)." Ce roi régnait en Saxe (Saxland). Il était très-puissant, très-beau et très-habile; il avait toutes les qualités possibles, mais avec tout cela il était d'un orgueil insupportable, et c'est ainsi qu'il avait peu d'amis; on lui obéissait plutôt par crainte que par amour. Personne n'osait se battre avec lui, tant il était valeureux. De son temps le christianisme était encore récent (mjök nýkomin) en Saxe; le roi et tous ses sujets étaient chrétiens. Un certain Sigurð était le conseiller du roi. Il adoucissait beaucoup la mauvaise humeur de Hlôðver, et le peuple lui en savait gré. Un jour, au milieu d'un superbe festin, le roi impose silence et demande à Sigurð s'il croit qu'il y ait sous le ciel un roi aussi puissant que lui-même, ou une cour aussi splendide. Tous naturellement trouvent cela impossible, mais Sigurð seul ose avoir une autre opinion. Le roi se met en colère, et citant son cheval, son épervier et son épée, il prétend que dans le monde entier on ne trouvera rien de comparable à ces trésors-là. Sigurð avoue que ces choses-là sont très-précieuses, et que le roi certainement est bien puissant; cependant il lui manque une épouse et des fils. Le roi veut savoir où il faut aller chercher une femme digne de lui.

2. Alors Sigurð raconte du roi Húgon de Miklagarð (Constantinople), de sa reine, de ses deux fils Hrólf et Hálfðan, et enfin de sa fille Ermenga, la plus belle

²⁾ Comblé d'après le ms. 58 in-fol. de Stockh. — Sur l'Islandais Jón Vigfússon, qui a fait cette copie, il y a cette notice dans une dissertation de Nic. Dal, *Specimen Biographicum de Antiquariis Sueciæ*, Stockh. 1734: "Ex Stockfleti Legati Danici Holmiæ agentis pedissequo scriba factus Collegii Antiquitatum MDCLXXXIV." — Toute la phrase guillemetée manque dans le ms. 6 in-4° de Stockh.

femme de toute la Grèce depuis les jours de la célèbre Hélène qui fut cause de la guerre de Troie. Sigurð est sommé d'aller à Constantinople demander de la part du roi la jeune princesse en mariage, et accompagné d'une grande suite, il se met en route. Ils vont à cheval de Verminzuborg, la capitale de Hlōðver, jusqu'à Paris. Là ils quittent leurs chevaux, ils mettent à la voile et vont tout droit à Constantinople. Le roi Húgon les reçoit très-bien, écoute leur propos, et en parle à sa fille. La jeune Ermenga, qui a entendu parler de l'orgueil et du despotisme du roi Hlōðve, hésite un peu, mais finit par consentir. Sigurð retourne en Saxe avec la réponse scellée du roi Húgon. Le roi de Saxe en est content et ne tarde pas à partir pour Constantinople. On laisse les îles de Crète et de Chypre à tribord, on passe par Stólpasund (le détroit des Dardanelles) et arrive à la capitale du roi Húgon. Jamais plus magnifique convoi n'a été vu : quand à l'éclat d'un beau soleil les vaisseaux, tout enveloppés de soie et d'or, approchent de Constantinople, on dirait un brillant feu serpentant sur les flots.

3—4. Le roi Húgon de son côté étale un luxe inoui. Ermenga s'habille d'un "bliaut doré" (gullofnu blíazi) et se pare de bijoux. Elle est fraîche et belle, son teint rappelle la rose et le lis à la fois ; cependant, avant d'entrer à la salle, elle met une espèce de membrane devant sa face. A son entrée, la salle entière s'égaye, et tout le monde la salue, excepté le roi Hlōðver. Une des jeunes filles de la suite d'Ermenga porte sur un plat d'argent un coq rôti. La princesse le prend, va devant le roi étranger, et, après l'avoir salué, "voici un coq", lui dit elle ; "faites-en le partage entre vous et moi, mon père et mes deux frères. Le roi se fâche, et répond : "Certes, ce n'est point pour vous trancher le rôti comme un cuisinier que je suis venu de mon pays." La jeune fille dit alors qu'il s'agit de le faire par de belles paroles seulement. Le roi fait donc le partage : "A votre père je donne le cou et la tête du coq, car il est lui-même le chef de vous tous ; à vos frères je donne les ailes, car ils sont tout prêts à s'envoler dans le monde ; les pieds du coq seront à vous : ainsi que les pieds supportent le coq vous devez être le support et la consolation de votre père et de vos frères. Pour le quartier de devant, je le garde moi-même, car c'est moi qui serai la poitrine et le harnais de vous tous. Que vous en semble, princesse?" "C'est très-bien", dit-elle. Et le roi, "je vous rendrai bien la pareille, dit-il, un jour ou l'autre". Puis il avoue au roi Húgon qu'il n'a pas trouvé la jeune fille si belle qu'on l'avait dit. Cependant il veut toujours l'épouser, et il le fait aussi le jour même. Peu de temps après, il s'embarque avec elle pour retourner chez lui. Son peuple va joyeusement à leur rencontre.

Tout son royaume est heureux pour longtemps; mais le roi, toujours fâché contre sa femme, ne veut pas avoir de commerce avec elle.

5. Un jour on annonce au roi qu'une armée étrangère est venue assiéger Treviris, l'une des villes de son pays. Le roi se prépare à la guerre, et sur le point de partir, il fait appeler la reine et lui dit que le temps est venu où il se vengera de l'affront qu'elle lui a fait avec son coq à Constantinople. Il lui ordonne d'accomplir ces trois choses: elle doit faire construire une salle non moins splendide que celle d'Húgon, son père; elle procurera un cheval, une épée et un épervier non moins précieux que ceux que Hlōðver emmène avec lui; enfin il lui impose la même dure condition qui, dans la pièce de Shakespeare: "All's well that ends well", est imposée par Bertram à sa femme Hélène. La reine a beau parler d'impossibilités, le roi ne veut pas entendre raison; à son retour de la guerre après trois ans, toutes les conditions seront accomplies, autrement elle mourra bien certainement. Sur ce, le roi s'en va à Treviris.

6—7. La reine fait bâtir la salle; bien que difficile, c'est une chose possible. Puis elle abandonne à Sigurð le gouvernement du royaume et s'en va chez son père, en Miklagarð. Elle est bien reçue par le roi Húgon, qui lui donne volontiers les 60 chevaliers dont elle dit qu'elle a besoin. Puis elle revêt l'armure d'un homme, se fait appeler Híring, ³⁾ duc d'Alimannía, ⁴⁾ et s'achemine vers le pays des Saxons avec ses fidèles compagnons. Partout les femmes sont éprises du jeune et beau duc ⁵⁾. Cependant on approche de Treviris, où le roi Hlōðver assiège le roi de Danemark, qui s'est emparé de cette ville.

8—9. Le duc Híring passe par la contrée montagneuse qui sépare la France de la Saxe. Il arrive à Treviris, mais c'est en vain qu'il demande à entrer dans la ville. Enfin, quand il a raconté au roi danois qu'il est venu de la part du roi Húgon pour combattre l'orgueilleux roi Hlōðver, on lui ouvre la porte. Bientôt le jeune duc gagne tous les cœurs par sa valeur et par sa sagesse. Un jour il fait le malade et tient un secret conseil avec quatre de ses plus fidèles compagnons. L'un d'eux doit se rendre au camp de Hlōðver pour avertir secrètement Hrólf, le frère d'Ermenga et qui est avec Hlōðver, que sa sœur veut lui parler. Hrólf vient, et Ermenga lui révèle tous ses plans. Qu'il nous soit permis de rappeler encore une

³⁾ *Var.* Hirting, Íring. La saga de Míрман donne les mêmes variantes.

⁴⁾ *Var.* Albania. Míрман, Alimannía.

⁵⁾ Ainsi que l'a fait observer M. Kölbing (v. p. 218 de l'ouvr. c. p. 13) tout ce passage de notre saga se retrouve dans la saga de Míрман, ch. XXIV.

fois le drame de Shakespeare cité plus haut; tout se passe ici d'une manière analogue. Il faut ajouter seulement que dans les entretiens d'Ermenga et de Hlōðver, celle-là représente tantôt le duc Híring, tantôt une princesse de Sobríe en Frigía, qui a été faite prisonnière de guerre par le duc Híring; sous la personne de Híring elle obtient de Hlōðver son cheval, son épervier et son épée; et comme belle esclave, son anneau royal et une promesse de mariage qui doit s'accomplir aussitôt que la reine de Hlōðver aura été répudiée pour n'avoir pas pu satisfaire aux conditions impossibles que le roi lui a imposées. Naturellement la "membrane" dont la reine Ermenga a couvert sa face dès leur mariage n'a rien caché de la beauté de l'esclave de Híring.

10—11. Cependant la jeune esclave ne s'est pas plutôt emparée de l'anneau, qu'elle disparaît, au grand désespoir de Hlōðver. Il a beau la faire chercher partout. Au milieu de ses fidèles chevaliers elle approche déjà de la vallée de Trente (Trentudali); ici on se sépare, les 60 chevaliers pour retourner chez Húgon, leur seigneur, et la reine Ermenga pour se rendre en Saxe à Verminzuborg. Après quelque temps, la reine enfante un fils, à qui elle donne le nom de Charles.

12. Cependant le roi Hlōðver est rendu très-misérable par la disparition de la jeune fille, et il ne pense pas à s'emparer de la ville qu'il assiège. Enfin Hrólfr parvient à l'encourager, et le roi se résout à attaquer la ville encore une fois. Et cette fois, il y réussit. Il soupçonne que la belle esclave est dans les murs de Treviris avec le duc Híring, et il détruit tout, il cherche partout pour la trouver; mais son esclave n'y est point. Il ne lui reste donc qu'à retourner en son pays, la rage au cœur. Grâce aux soins d'Ermenga, la rentrée du roi dans sa capitale n'a jamais eu de pareille. La reine va au devant du roi, le salue, et veut prendre son enseigné — "c'est ainsi l'usage à l'étranger" — mais Hlōðver lui répond rudement que c'est bien autre chose qu'il veut d'elle. La reine n'en est point déconcertée et fait voir au roi la salle qu'elle a fait construire et qui est tout à fait éblouissante; puis l'incomparable cheval, son propre destrier!, son épervier, et son épée. Passe encore pour cela, mais ce fils prétendu qu'elle conduit à la main, le jeune Charles, c'est trop. Le roi est en courroux et repousse la reine si violemment qu'elle tombe par terre. Elle s'éloigne, et après quelques instants la belle captive fait son entrée. Transports de joie de Hlōðver. La princesse de Frigía vient exiger la répudiation de la reine Ermenga pour ensuite la remplacer. Le dénouement qui suit est très-dramatique. "Tout est bien qui finit bien"; si le roi a été dur pour sa femme, c'est la faute à la membrane qui a caché la beauté de la reine Ermenga jusqu'à la réconciliation.

13. Il y avait en Saxe un duc nommé Amund; il résidait à Buslaraborg. Il avait quatre fils et une fille. Vigvard, l'aîné, était gros et vigoureux, très-brun, et très-porté à la colère. Lors des événements qui vont être racontés il avait 18 ans. Rögnvald avait 15 ans, il était blond et beau et aimé de tous; il avait tant de beaux talents que le roi avait raison de l'envier. Markvard, le troisième des frères, ressemblait beaucoup à Vigvard pour tout son caractère; il avait 12 ans. Adalvard, bon et beau comme Rögnvald, n'avait que 9 ans. Amund avait aussi une fille, Mathilde, âgée de 13 ans; elle était belle et intelligente.

Rögnvald était en grande faveur auprès de la reine; et dans Úlf, un des conseillers du roi Hlöðver, il avait un fidèle ami. La saga parle aussi d'un duc Ubbi de Spíransborg, en Saxe; le roi avait été élevé chez lui, et à l'époque où nous sommes, le jeune Charles, le fils du roi, était de même chez Ubbi pour être élevé avec ses deux fils Erlend et Erling. Ubbi était riche et adroit, mais personne ne l'aimait.

14. Un autre duc se nommait Mágus; il tenait Stransborg en fief du roi. Il avait une instruction prodigieuse et de nombreux amis. On disait même qu'il égalait Rögnvald en toutes sortes de prouesses. Mais pour une chose Mágus était sans pareil, c'était dans la *nígrómantía*. Un jour il entend parler de la beauté de Mathilde, fille du duc Amund; il la fait demander en mariage, et bientôt il va en personne à Buslaraborg, où il l'épouse.

15. Un jour le roi Hlöðver fait un banquet; quand le roi et ses hôtes se sont retirés, ses gens continuent à boire. On s'exalte sur la magnificence du roi et sur ses incomparables qualités; surtout il n'a pas son pareil à l'échiquier. On nomme Rögnvald, fils d'Amund, et Úlf fait entendre que celui-là est bien digne aussi d'être cité à ce propos. Le lendemain on raconte au roi ce qu'a dit Úlf, et le roi, jaloux de sa gloire, menace Úlf de mort s'il ne fait pas venir ce Rögnvald, afin qu'il joue avec le roi. Úlf part aussitôt pour Buslaraborg, trouve Amund et lui dit ce qui s'est passé. Amund craint l'emportement et la violence du roi au cas qu'il soit vaincu aux échecs, et il est d'avis qu'on ne dise rien à Rögnvald de tout cela. Úlf est désolé, mais il ne laisse pas de lui tout dire et d'en appeler à sa générosité. Rögnvald voyant qu'il y va de la vie du fidèle Úlf, consent à jouer avec le roi, mais comme il voit clairement que cela ne sera pas sans danger pour lui-même, il demande que le jeu ait lieu hors du château du roi, dans le champ où les chevaliers ont coutume d'aller au tournoi. Úlf lui rend grâces et s'en va tout arranger à Verminzuborg. Lorsque le vieil Amund entend la résolution de son fils, il s'attriste fort et s'écrie: "Je sais bien que c'est là le commencement de votre mal-

heur à tous, mes fils, et que bien des épreuves et bien des misères résulteront de ce voyage."

16. Un jour Rognvald se lève de bonne heure et demande à ses frères s'ils veulent l'accompagner. Ils y sont tous prêts. Il demande la même chose à son père, mais celui-ci ne veut pas aller avec eux. Il dit même qu'il a peur que ce ne soit pas avec grand plaisir qu'il les reverra. Les quatre frères montent à cheval et vont à l'endroit désigné. Ils laissent leurs chevaux à peu de distance de cet endroit, afin qu'ils puissent, au besoin, s'en aller dans un instant. Quand ils arrivent, le roi et la reine y sont déjà avec une grande suite; celui-là fait à peine attention à leurs révérences. Le roi a placé l'échiquier sur ses genoux. Il demande à Rognvald s'il est vrai qu'il a voulu jouer à l'envi avec son roi. Rognvald dit que non, mais qu'il est venu pour obéir à la volonté du roi. Le roi demande quel est l'enjeu de Rognvald. Celui-ci n'en a point apporté et ne veut ni rien gagner ni rien perdre. Alors Hlōðver lui montre trois anneaux d'or, et "Si tu n'a pas d'anneaux", lui dit-il, "ta tête sera ton enjeu". On commence enfin, et le roi prétend au premier trait. Il a beau faire. Rognvald le vainc une fois, deux fois, trois fois, d'une manière de plus en plus honteuse pour le roi. Tout le monde est sans armes, excepté Vigvarð, qui porte une grande hache. Le roi, dont la colère est toujours allée croissant, ne sait plus se contenir: il saisit l'échiquier, le lance au nez de Rognvald de manière que le sang lui jaillit violemment, et il ajoute: "Prends cela avec l'enjeu, jusqu'à ce que nous te préparions quelque chose de mieux". Rognvald, toujours calme, dit qu'il comprend bien que le roi plaisante. Cependant il se retire aussitôt avec Markvarð et Aðalvarð. Mais Vigvarð n'a point cette humeur-là. De sa hache il frappe le roi à la tête, et courant après ses frères, se sauve. Lorsque Rognvald voit la hache de Vigvarð ensanglantée, il comprend tout et s'écrie amèrement que c'en est fait de leur paix pour longtemps. Cependant la reine, non sans une pensée favorable aux fugitifs, fait diriger les attentions de tout le monde sur le cadavre de son mari. Elle le fait transporter à Verminzuborg et lui prépare de magnifiques funérailles. Cependant elle envoie dire à son fils Charles, au duc Ubbi et à d'autres vassaux de se rendre à la capitale; elle les prie de proclamer roi le jeune prince et de lui conférer le titre d'empereur "comme l'ont porté ses ancêtres". On le lui accorde volontiers. Alors la reine s'adresse à son fils et lui enjoint de venger la mort de son père, mais de s'en tenir au criminel seulement et non pas à des innocents; elle espère que le duc Ubbi lui aidera en cela de ses conseils. Celui-ci dit qu'il le veut bien, mais que lui ne manquera pas de faire mourir tous les quatre frères. Le jeune prince ne fait que se taire à tout cela. L'assemblée

se sépare. Ensuite l'empereur Charles règne dans son royaume, et il se fait des amis de tous, tant il est bon et sage. Mais Ubbi reste auprès de lui.

17. Pendant que cela se passe à Verminzuborg, Rögnvald et ses frères sont allés trouver leur père, le vieil Amund. Il ne les salue point, et leur demande des nouvelles. Rögnvald ne lui cache rien, et le duc est fort troublé. Vígvard dit que mieux vaut un bon conseil que des lamentations. Le duc s'irrite et leur dit de s'ôter tout de suite de devant ses yeux. Il refuse de rien avoir de commun avec eux. Dès que le duc était venu dans son royaume, le roi Hlödver lui avait donné Buslaraborg en fief, et le duc lui avait juré de venger sa mort. "C'est pourquoi, dit le père, vous ne devez pas espérer que jamais je vous vienne en aide dans cette extrémité. Maintenant toi, Rögnvald, tu peux cependant me suivre à cheval dans la forêt, si bon te semble." Vígvard et Markvard ne comprennent point ce dont il s'agit, et quand le père prend une corde et, la laissant se dérouler après lui, s'enfonce dans la forêt, ils se moquent de lui. Rögnvald, au contraire, comprend tout de suite, il impose silence à ses frères, et tous les quatre se rendent à la forêt. Ils trouvent le duc devant quatre grands chênes, auxquels il adresse la parole comme à des hommes: "Je me rappelle bien, dit-il, comme je vous ai vus dans ma jeunesse: cette forêt était alors épaisse autour de vous, comme des sujets se pressant autour de leur seigneur, et les autres arbres s'inclinaient respectueusement devant vous; et vous voilà aujourd'hui misérables, un objet de haine pour toute la forêt, de sorte que pas un arbre ne veut plus vous servir, et à cause de la malédiction que vous a attirée le forfait d'un d'entre vous, vous ne pourrez plus rester ici; la forêt tout entière s'efforcera de vous déraciner et de vous détruire." Puis il s'adresse au plus beau des chênes: "A toi je donnerai un conseil, car tu me sembles le plus digne de mes soins, et les trois autres suivront bien ta démarche." En parlant au chêne, il fait entendre à ses fils qu'ils doivent prendre le sentier qui est devant eux, traverser la forêt jusqu'à la rivière, puis en suivre le cours jusqu'à un certain pont; ils passeront par là, ils remonteront le long de la rivière et ils trouveront une demeure à l'écart contenant des provisions de trois ans pour eux et leurs chevaux. "Peut-être, après ce temps, l'orage sera-t-il passé; à présent, faites en cela comme il vous plaira, c'est tout ce que je puis faire pour vous." Vígvard n'a que des moqueries pour son père qui retourne au galop à Buslaraborg, mais Rögnvald les conduit au refuge indiqué par le pauvre vieillard. ●

18. L'empereur Charles avait 18 ans. Il régnait bien et voulait faire le bonheur de tous ses sujets, des pauvres comme des riches. Il était bon chrétien et il exigeait que tous ses hommes le fussent également. Ainsi il infligea à chaque

personne de sa cour une amende de six deniers d'argent au cas qu'elle s'en allât de l'église avant que la messe fût finie. Le duc Ubbi était le principal conseiller de Charles, ce qui aux yeux du peuple n'était pas trop bien fait pour donner de la gloire à son règne.

Après les funérailles du roi Hlōðver, Ubbi dit qu'il faut se rendre avec une centaine de chevaliers chez le duc Amund, qui sans doute protège le meurtrier et ses frères. L'empereur n'y voit rien d'invraisemblable, et on se rend à Buslarsborg. Le vieux duc, après avoir salué l'empereur, demande ce que signifie tout ce monde-là, et où l'on pense aller. Ubbi l'avertit qu'on est venu chez lui pour prendre ses fils, et il le somme rudement de les livrer. Amund répond avec dignité qu'Ubbi sans doute sera plutôt que lui convaincu d'infidélité envers son empereur; et il en appelle à Charles pour qu'on lui épargne la honte d'être considéré capable d'une lâcheté. Il raconte qu'il a rejeté ses fils et qu'il n'a point voulu avoir de commerce avec eux. Charles, plus raisonnable qu'Ubbi, se souvient de l'amitié qui toujours a existé entre le roi son père et Amund, et il trouve que tout porte à croire à l'honnêteté de celui-ci. Ubbi s'emporte contre l'empereur même et l'accuse de vouloir tout faire en faveur de Rögnvald et de ses frères pour être agréable à la reine Ermenga. Ubbi lui-même n'en finira jamais jusqu'à ce qu'il les ait tués tous les quatre. L'empereur est assez doux pour louer son zèle, mais il défend de rien faire contre Amund; puis il retourne à sa capitale. Ubbi se fait fort de trouver les frères; il soupçonne qu'il faut aller à Stransborg, chez le duc Mágus, leur beau-frère, pour en avoir des nouvelles.

19. Ce chapitre parle d'un nommé Áki. Cet homme avait été riche, mais il avait donné ses biens à quelques courtisans pour qu'ils cessassent de trop s'occuper de sa femme, qui était belle et qui aimait à parler aux chevaliers. Enfin, poussé par la jalousie que lui inspire toujours sa femme, il se décide à quitter le voisinage de la cour. Par un singulier hasard, il vient à prendre son domicile tout près de la demeure des quatre frères. Il n'en sait encore rien; mais ce qu'il sait, c'est qu'on a mis sur les têtes des frères un prix de 2 livres d'or.

20. Cependant Amund tombe malade. Il fait venir le duc Mágus et, lui révélant le refuge de ses fils, le conjure de leur prêter secours. Mágus le lui promet, et bientôt la mort termine les douleurs de ce bon père et bon vassal. Quand l'empereur Charles a eu cette nouvelle, il se demande à qui il donnera Buslarsborg en fief. Le donner à un ennemi des fils d'Amund, on ne l'ose; on se décide enfin à le donner à Úlf, qui est à la fois le conseiller de l'empereur et l'ami des frères,

et qui n'aura probablement rien à craindre de ceux-ci. Ubbi ne fait pas de difficultés cette fois.

21. Cependant les quatre bannis peu à peu viennent au bout de leurs provisions et de leurs forces. Rögnvald se souvient de l'amitié que Mágus leur a jurée lors de son mariage avec Mathilde, leur sœur. On décide que Rögnvald se rendra en tout secret chez Mágus. Rögnvald a les meilleures armes dans tout le pays, et Flugar ('Volant'), son cheval, est une véritable merveille de sagesse et de vaillance; il est tout blanc; au combat, il se lance sur tout ce qui se trouve dans son chemin, et debout sur les pieds de derrière, il frappe toujours des pieds de devant. Sur le point de partir, Rögnvald est vu d'Áki, qui le reconnaît tout de suite. Cependant Rögnvald arrive à Stransborg. Mágus lui fait bon accueil et il lui raconte la mort d'Amund, et qu'Úlf a eu leur duché en fief. Rögnvald demande à son beau-frère ce qu'il voudra faire pour eux. Mágus répond qu'il n'a point été inactif tout ce temps-là et qu'il a fait bâtir un château pour eux à l'aide de 80 forgerons et de 300 ouvriers. Les frères y trouveront tout ce qu'il leur faudra à eux et à une grande suite durant plus d'une année. Ce château est à quelque distance de Stransborg. Mágus possède un cor forgé par des nains et qui a un son tout particulier. C'est de ce cor que Mágus se servira pour appeler à son secours les quatre frères et leurs gens, si un jour il en a besoin. Rögnvald lui rend grâces et retourne chez ses frères.

22. Cependant le misérable Áki est allé trouver l'empereur et Ubbi pour dénoncer les frères. Ce n'est pas que l'or qui l'a tenté, mais aux remontrances que lui a faites sa femme aussitôt qu'elle a su son intention, l'ancienne jalousie d'Áki s'est réveillée, et il a cru plus sûr pour lui-même de faire éloigner Rögnvald et ses frères. Il est donc allé devant l'empereur. Mais on n'y veut pas croire la nouvelle qu'il rapporte. Ubbi surtout s'emporte et dit que c'est impossible, car il a lui-même été chercher au pont et à la rivière dont Áki a parlé. L'empereur donne à Áki une demi-livre d'or au lieu de deux livres, et celui-ci craignant la colère d'Ubbi est content de se sauver. "Et cette saga ne parle plus de lui." A peine Áki s'en est-il allé qu'Ubbi déclare que sans doute Áki a dit la vérité, et à l'empereur étonné et mécontent il s'excuse en disant que l'or est mieux placé chez l'empereur que chez Áki, qui l'aurait gaspillé tout de suite. Ubbi fait prendre les armes à une centaine de ses gens et, l'empereur et Ubbi en tête, on se rend au repaire des proscrits. Ce matin même, les quatre frères l'avaient quitté, et il y avait encore des traces récentes de leurs chevaux. Ubbi nomme Stransborg; on se jette à la poursuite des fugitifs dans cette direction, et en effet on parvient à

les voir chevauchant tous les quatre ensemble. Leurs chevaux sont si bons qu'Ubbi ordonne à douze de ses meilleurs gens de prendre chacun deux chevaux et de les pousser à mort, s'il le faut. Les frères, aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on les poursuit, laissent courir leurs chevaux à bride abattue; pour Rögnvald, il n'y a pas de difficulté d'échapper, mais il ne veut point abandonner ses frères. Par plusieurs ruses, ils éludent longtemps leurs persécuteurs, mais ceux-ci gagnent toujours sur eux, et il faut se battre. Cependant l'empereur arrive avec le reste de ses gens; Aðalvarð est pris, les autres se frayent un chemin au travers de la presse et parviennent à se sauver dans l'ombre d'une épaisse forêt qui se trouve à quelque distance. Ubbi s'avance un peu dans la forêt et s'écrie qu'assurément Aðalvarð sera tourmenté à mort; Rögnvald l'entend sans oser bouger de sa place. L'empereur ordonne qu'on retourne à Verminzuborg. Les trois frères arrivent enfin chez Mágus, et Rögnvald est fort triste en pensant au sort d'Aðalvarð. Mágus les accueille très-bien et les conduit au château qu'il leur a donné et où il a fait venir de braves guerriers et des gens de service.

Cependant l'empereur est de retour à Verminzuborg; Ubbi demande en grâce à Charles qu'il lui cède Aðalvarð afin qu'Ubbi le tourmente. La reine intercède pour le jeune homme, et l'empereur dit qu'il ne pense point venger son père sur un homme innocent. Ubbi, au contraire, jure qu'il tuera tous les quatre frères, s'il le peut. Après quelques jours, Aðalvarð disparaît, sans que personne sache ce qu'il est devenu.

23. Les frères se trouvent bien dans leur château, excepté Rögnvald, qui pense toujours à Aðalvarð. Il en parle à Mathilde, sa sœur, et celle-ci ne cesse de prier Mágus que lorsqu'il lui promet de sauver Aðalvarð, si c'est possible. Il dit aux frères de se tenir tranquilles dans leur château, et il ne fait connaître à personne ce qu'il pense faire.

24—25. Peu de temps après, Mágus, accompagné de son ami Einar et avec trois chevaux, part pour Verminzuborg. Il dit à Einar d'attendre trois jours avec les chevaux, et se prépare à entrer seul à Verminzuborg. Il a apporté un déguisement à l'aide duquel il se rend tout à fait méconnaissable: c'est une espèce de longue capote, toute parsemée d'écailles, de coquilles, de serres de homard, et de mille autres objets bizarres qui au moindre mouvement font un joli bruit. S'appuyant sur deux bâtons, il entre dans la ville. L'empereur est à la messe avec ses gens, lorsque tout à coup les aboiements des chiens annoncent quelque grand tumulte. On est curieux, et on n'ose désobéir à l'ordre de l'empereur. Enfin la messe est finie, et on se lance dehors pour savoir la cause de tout ce bruit-là. Aux rayons

du soleil couchant on voit, au milieu des chiens enragés, comme un tas de coquilles vivant; enfin on démêle que c'est un vieillard avec une très-longue barbe et qui fait de vains efforts pour se mettre debout. Les courtisans trouvent cela un drôle de spectacle et ne font rien pour y mettre fin. Et l'empereur lui-même, quand il y vient, ne peut s'abstenir de le trouver fort plaisant comme les autres. Mais alors le pauvre homme aux écailles lui fait de graves reproches et dit que ceux-là ont bien menti qui lui ont parlé de la magnanimité de l'empereur. Charles revient à lui-même et ordonne qu'on chasse les chiens et qu'on aide à l'homme à se lever. On fait cela, et l'individu salue courtoisement l'empereur. Charles lui demande son nom, et il répond qu'il est trop vieux pour se souvenir encore du nom qu'il avait un jour; cependant l'empereur a dû comprendre qu'aujourd'hui on ne l'appelle que *l'homme aux écailles*. Quand l'empereur veut le questionner sur son âge etc., le vieillard se fâche de ce qu'on l'interroge sans lui avoir encore donné ni à manger ni à boire. Ubbi trouve qu'il vaut mieux faire chasser tout de suite cet impudent personnage. En effet on s'aperçoit déjà, et surtout Ubbi, qu'il sera dangereux de s'attirer les traits perçants de cet étrange individu. Cependant le vieillard demande à entrer dans la salle; et non content d'avoir sa place parmi les gens de service, il prend place aux pieds de l'empereur et veut qu'on lui donne des meilleurs plats. L'empereur lui-même lui présente alors un mets exquis sur un plat d'argent. Le vieillard prend le plat de ses deux mains, le lève au-dessus de sa tête, puis s'assied, et il s'y prend si bien que l'empereur comprend que ce n'est point la première fois que cet homme est en société de grands seigneurs. Le vieillard mange beaucoup et boit comme une éponge. Et pas un instant il ne laisse de faire carrément toutes les remarques possibles. L'empereur ne s'en fâche pas, et prend plaisir à tout ce qu'il dit. Charles lui demande s'il est devin, et il répond qu'au moins il sait apprécier d'un seul regard ce que vaut un homme. L'empereur est jeune, et s'amuse à l'entretenir; surtout il veut entendre parler des temps passés et des grands hommes. Le vieillard prétend que le souvenir des vieux temps et des vieux héros le font pleurer: les hommes qui vivent à présent ne sont que des "pieds de porcs" en comparaison. "J'ai connu tous les pays du Nord, dit-il, et la moitié septentrionale du monde entier; j'ai connu le roi Hrólf Kraki avant qu'il s'en allât en Suède trouver son beau-frère Aðils, roi d'Upsal; j'ai vu l'armée de Harald Hilditönn avant la bataille de Brávöll, où il fut vaincu par le roi Hring, pour qui Óðin lui-même combattait. Je fus au camp du roi Agúlandus et de Jámund, son fils, et je leur prédis à tous deux qu'ils tomberaient; ils ne voulaient pas croire qu'aucun homme pût les vaincre, et je crois que ce fut la seule volonté de Dieu

qui les fit périr, car ils étaient certainement les plus braves de tous les hommes. Puis je fus dans la salle de l'empereur Karlamagnús, et je vis toute sa cour, et certainement je pourrais vous raconter de belles choses là-dessus, car] personne n'a eu de meilleurs guerriers que lui; il trouvait lui-même sa force en Dieu. Jamais il n'y a eu de tels hommes, et il me semblait qu'ils seraient invincibles, s'ils avaient à se battre contre un nombre égal. Et cela arriva ainsi que je l'avais prédit au roi; ses braves ne furent vaincus que par ruse. Et puisque lui était le plus grand roi que j'aie jamais vu, je porte cette barbe blanche en souvenir de la barbe qu'il avait. A cet instant il me vient à l'esprit que Rollant, son neveu, et plusieurs autres pairs (jafningjar), furent vaincus frauduleusement et par tromperie ⁶⁾. J'ai vu bien des rois, et je ne veux pourtant pas fatiguer ma langue à parler de ceux qui ne le méritent pas. A présent je veux regarder, un à un, vos hommes, pour vous dire ensuite la confiance que vous devez y avoir. Maintenant faites-leur prendre place selon la valeur que vous leur croyez." L'empereur désigne le haut bout à Ubbi; puis les autres s'asseyaient selon leur dignité. Il est défendu de se fâcher contre le vieillard; du reste chacun aime à entendre signaler les défauts d'autrui.

26—27. Après plusieurs préparatifs faits avec une gravité comique, Mágus fait la ronde de la salle et s'arrête devant chaque personne. Il connaît ses hommes, et il n'épargne en général personne; mais pour Ubbi il a surtout de grosses injures. Il ne reste pas tranquille un seul moment; il court d'un bout de la salle à l'autre et dit à voix basse et en vers ses épigrammes. Enfin il prend son bâton, sa verge de magicien plutôt, et, après s'être laissé tourner pendant quelques minutes comme une toupie, il s'arrête devant Ubbi et frappe au mur derrière celui-ci. Aussitôt le mur tombe, et aux yeux des spectateurs effrayés un torrent d'eau vient inonder la salle et toute la ville. L'empereur réclamé les soins d'Ubbi, mais celui-ci ne pense qu'à soi, se met à nager, et se sauve avec les autres dans les plus hautes tours de la ville.

28. L'empereur reste seul avec ce redoutable vieillard. Celui-ci fait l'innocent. Il demande à l'empereur, si réellement tous les autres se sont échappés. Puis il propose que Charles et lui se mettent à nager eux aussi; Charles tâche de le

⁶⁾ Ce passage est remarquable, car il prouve que le raconteur distingue parfaitement "l'empereur Charles" d'avec Charlemagne. Nous avons fait observer plus haut (p. 6, note 4) que ces deux personnages ont fini par se confondre dans la poésie. Pour l'histoire, les événements racontés dans *les Quatre Fils Aimon* se rapportent plutôt aux temps de Charles le Simple. V. G. Paris (ouvr. c. p. 2) p. 461.

faire, mais il n'en vient pas à bout. Quant au vieillard, on n'a jamais vu un homme nager si maladroitement que lui. Il dit à l'empereur effrayé que sans doute Ubbi va revenir pour les secourir. Charles le prie de ne point lui nommer Ubbi, et de les sauver lui-même pour l'amour de Dieu. Alors Mágus frappe l'eau de sa verge, et aussitôt la salle est saine et entière. Le vieillard demande si l'empereur a encore quelque chose à ordonner. Celui-ci répond qu'il veut aller dormir; ils se rendent à sa chambre à coucher. Aucun de ses gens n'y est pour son service. Le vieillard déshabille l'empereur. Sous ses vêtements celui-ci porte une bande avec une clé. Charles n'est pas encore désenivré, mais il retient qu'il faut garder bien cette clé. Il veut la donner au bon vieillard, mais celui-ci ne veut pas la prendre. Alors l'empereur la met sur son oreiller, et dans une minute il s'endort.

29. L'homme aux écailles quitte la chambre de l'empereur et s'arrête devant une porte qui est soigneusement fermée. Avec son bâton il l'ouvre sans peine, et il entre dans un bel appartement; il y a un siège royal; le bel échiquier du feu roi s'y trouve aussi; un lit non moins magnifique que celui de l'empereur attire surtout l'attention de Mágus; c'est là qu'il voit dormir Aðalvarð. Mágus l'éveille. Enfin Aðalvarð reconnaît son beau-frère, qui lui raconte tout ce qui vient de se passer. Aðalvarð le remercie de ne pas avoir fait de mal à l'empereur. Mágus dit qu'il n'en veut pas plus à l'empereur qu'à soi. Aðalvarð fait l'éloge de Charles et raconte que celui-ci passe tous ses loisirs à jouer aux échecs et à causer avec lui. Si ce n'était pas pour revoir son cher Rögvald, il aurait même voulu rester chez le bon empereur. Cependant ils quittent Verminzuborg et vont trouver le fidèle Einar et les chevaux, et bientôt ils arrivent sains et saufs à Stransborg. Mathilde est tout amour envers Mágus.

30. Quand l'empereur s'éveille le matin, il veut aller voir Aðalvarð; à le voir disparu, il devine bien que Mágus a été pour quelque chose dans ce qui s'est passé; mais il ne le dit à personne. Il va à la messe, à laquelle peu de monde assiste. Ubbi ne s'est pas plutôt levé qu'il fait chercher le vieillard pour le tuer; mais on a beau chercher. Honteux et confus, ils n'ont d'autre conseil que de se mettre à genoux devant l'empereur, et celui-ci est si bon qu'il finit par les recevoir tous en grâce. Ubbi s'en va à Spiransborg, son fief. De manière ou d'autre, il a eu la nouvelle de ce que les frères sont tous les quatre dans le château de Mágus, et qu'ils n'en sortiront qu'au son du cor de celui-ci. Que faire?

31. Un beau soir Ubbi est à cheval dans une forêt non loin de Spiransborg. Tout à coup il voit un nain quittant son domicile dans la pierre pour aller chercher de l'eau. Ubbi s'empresse de se mettre entre la pierre et le nain, et quand celui-ci veut rentrer, Ubbi le prend de ses mains. Il veut l'emmener avec

lui à Spíransborg, mais le nain s'écrie aussitôt qu'il ne fera rien du tout pour Ubbi, s'il ne doit pas rester chez lui dans sa pierre. Ubbi le laisse libre, et le nain promet de lui forger un cor qui aura le même son que celui de Mágus. Dans trois nuits Ubbi doit venir prendre son cor; et il n'y manque point. Il essaye le son du cor, et il est fort content de reconnaître le cor de Mágus, qui aussi a été fait par ce même nain. Ubbi se hâte devant l'empereur, lui demande 300 hommes et ajoute lui-même 300 des siens. On se divise en deux corps pour être sûrs de s'emparer cette fois des quatre frères.

32. Les fils d'Amund cependant se plaisent dans leur château, et ils ne craignent rien. Un matin, ils se réveillent au son d'un cor. Vígvard̃ dit que c'est Mágus qui les appelle; Rögnvald se doute plutôt de quelque ruse d'Ubbi, et demande qu'on n'agisse pas inconsidérément. Vígvard̃ et Markvard̃ sortent du château avec 150 hommes; Aðalvard̃ ressemble trop à Rögnvald pour ne pas rester au château avec lui et l'autre moitié de leurs gens. Vígvard̃ et Markvard̃ s'aperçoivent bientôt que c'est Ubbi qu'ils ont devant eux. Ils veulent se retirer au château, mais tombent dans les troupes de l'empereur, qui leur a coupé la retraite. Vígvard̃ réussit à se faire jour au travers de l'ennemi, Markvard̃, au contraire, est pris par l'empereur lui-même.

33. Cependant Rögnvald fait sortir aussi ses gens pour suivre ses frères. Il ne tarde pas à voir l'engagement de ceux-ci; on se précipite sur un détachement commandé par Erlend, l'un des fils d'Ubbi. Rögnvald désarçonne Erlend et le fait prisonnier. Quand l'empereur voit l'impétuosité des frères et de leurs gens, il ordonne qu'on se retire; il ne veut plus exposer ses gens; mais avant de s'en aller, il s'écrie qu'il pense bien tourmenter Markvard̃. A son retour, la reine Ermenga lui demande des nouvelles, et Charles dit que Rögnvald a tué beaucoup de monde pour lui. Peu de temps après, Markvard̃ disparaît, on ne sait point comment. Quand les frères sont rentrés au château, Vígvard̃ demande à Rögnvald qu'on tue Erlend; Rögnvald le défend.

34. Un jour Vígvard̃ va trouver Mathilde, sa sœur, et il se plaint auprès d'elle de ce que Mágus fait si peu de frais pour sauver Markvard̃. Mathilde devient toute de glace pour Mágus jusqu'à ce qu'il promette de leur aider de nouveau; ce qui est bien plus difficile cette fois.

35. Mágus se met en chemin, toujours avec Einar; mais cette fois il n'a pas apporté de déguisement. Cependant l'étranger qui se présente un jour à Verminzborg est un vrai géant de stature, et très-vieux. Il demande l'empereur, qui vient et le reçoit bien. C'est Víðförul qu'il se nomme. Charles veut savoir son âge, qui paraît grand, et l'individu répond qu'il a bien été plus âgé autrefois. A l'éton-

nement de l'empereur il ajoute même que bientôt il se rajeunira encore, ainsi qu'il l'a fait deux fois déjà. Tout le monde de rire et de se moquer de lui. Charles lui demande si vraiment il pense se rajeunir une troisième fois. — Si, ce mois même, dans quelques jours peut-être. — Quel âge a-t-il eu d'ordinaire lors de ces changements? — Il n'en a pas toujours été de même: la première fois, il avait vécu trois cents ans et trente; après le rajeunissement il n'en avait que trente. Ce qu'il a vu de ses jours n'est pas peu de chose. Qu'on le fasse asseoir au haut bout, et il leur parlera peut-être de sa vie passée.

36. Cependant il préfère de parler de son deuxième âge. Après son premier rajeunissement, il avait vécu deux cents ans et vingt-cinq; et ayant un pressentiment qu'il devait le subir pour la deuxième fois, il se rendit à Rome, chez le roi Ermenrek ⁷⁾, puissant roi s'il en fut, quoique par les fraudes de Sifka, son conseiller, il eût perdu ses trois fils. — Charles veut entendre comment se sont faits ses rajeunissements. Víðförul raconte qu'un jour, comme il était à poursuivre un bison (vísund), il se sentit une violente soif. A peine s'est-il mis par terre pour boire dans une fontaine, qu'un dragon survient, le saisit, et le transporte dans ses griffes sur l'escarpement d'une montagne où il a son nid. Là le monstre vomit son venin contre lui et le laisse tomber d'en haut. Quand il reprend connaissance, il est dans un beau pré et se trouve rajeuni de trois cents ans. De ce qu'il a vu et essuyé pendant cette première époque de sa vie, il ne veut rien dire; car on le trouverait trop invraisemblable.

37—39. Ce fut à Rome qu'il subit la deuxième métamorphose. Bien qu'il eût atteint de nouveau plus de deux cents ans, il était très-vigoureux et faisait toutes sortes de prouesses à l'envi des guerriers du roi Ermenrek. Un jour il fallait aller à la nage. La nage n'était point son fort, et après avoir lutté heureusement quelque temps, il est submergé par ses rivaux et coule à fond. Il reste ainsi un jour entier. Quand enfin il est jeté sur le rivage par les flots et qu'il revient à lui-même, il a laissé là ses deux cents ans et il n'a que trente ans. L'empereur le prie de raconter quelque chose des hommes qu'il a vus pendant ce temps-là. Alors Víðförul cite le roi Ðiðrek (Didier) et ses guerriers; le roi Gunnar et Högni, son frère; le roi Ísung et ses fils ⁸⁾. — A-t-il vu le roi Hálf? — Si, et pendant longtemps. Gunnar était blond, grand et vigoureux, il avait un aigle couronné dans son bouclier; Högni était très-brun; lui aussi portait un aigle dans son bou-

⁷⁾ Cfr Saga Ðiðriks Konungs af Bern, éd. Unger, Christiania 1853, ch. 13 et ailleurs.

⁸⁾ Cfr la Saga de Ðiðrik c. dans la note préc.

clier, mais son aigle n'avait pas de couronne parce qu'il n'était pas roi. Ðiðrek de Bern était très-grand, presque un géant, il avait de beaux yeux et de grand sourcils. Ses riches cheveux tombaient en boucles ondoyantes; de toute sa vie, il n'eut point de barbe. Sa force était au-dessus de toute description. Il était gai, doux, et généreux. Son blason était un lion couronné. Viðga⁹⁾, fils de Vélent, avait les cheveux blancs comme le lis, épais, et en boucles; son regard était terrible quand il entrait en colère. Il avait pour blason un marteau, une paire de tenailles, et trois escarboucles (karbunklssteina).

L'empereur dit que ce doit être un grand plaisir d'avoir vu ces héros. Viðförl passe sa main sur son front et dit que si son grand âge ne l'oppressait tant, il aurait pu les faire apparaître devant l'empereur; peut-être après avoir subi le rajeunissement qu'il pressent, il y réussira. On rit de tous côtés; néanmoins l'empereur envoie chercher Ubbi et plusieurs autres vassaux afin qu'ils assistent au spectacle que Viðförl lui a promis. Cependant Viðförl disparaît pour quelque temps.

40. Un beau jour Viðförl revient tout radieux et dit que son temps est venu. On rit de nouveau; l'empereur dit qu'il faut aller à la messe avant qu'on se livre à ces affaires-là. Après la messe, on se rend à la salle de l'empereur. On s'aperçoit qu'il y a un tronc d'arbre, que Viðförl a apporté avec lui et qu'il a placé contre le mur. Après une foule de préliminaires Viðförl se met par terre au pied du tronc, et peu à peu se glisse dedans. On voit le tronc s'élargir à mesure que Viðförl monte; enfin il sort, la tête la première, à l'autre bout du tronc. Il tombe à terre comme mort; mais dans quelques instants il revient à connaissance, et il montre la plus grande joie de ce qu'il est jeune encore une fois; sa barbe naissante à peine lui va très-bien. Ce qui le fâche cependant, c'est qu'il est long de cinq aunes seulement, au lieu de sept qu'il avait il y a quelques minutes; autrefois il a eu jusqu'à neuf aunes de longueur, et il est toujours allé en diminuant. Il est âgé de vingt ans, et à présent il se sent la force d'évoquer les mânes des grands hommes. Cette fois on est plus porté à l'en croire qu'à rire. Viðförl, accompagné de toute la cour, se rend à la forêt, pour choisir un endroit qui lui convienne. On trouve une étroite et profonde vallée au milieu du bois; c'est ce qu'il lui faut. On retourne à la ville.

41. Pendant trois semaines, on ne voit point Viðförl. Enfin il revient, et on se prépare à ce miraculeux spectacle. L'empereur, avant de se rendre au bois, va

⁹⁾ Ainsi le ms. 58 de Stockh.; l'éd.: Virga. Cfr la note 7 préc.

chercher Markvarð dans l'ancienne prison d'Adalvarð, afin que celui-ci y assiste aussi en tout secret, caché sous le manteau de l'empereur. Cependant un grand monde s'est réuni dans la vallée. Il y a un arrangement qui excite beaucoup la curiosité; comme un ciel de verre est suspendu au dessus de la vallée, supporté, à ce qu'il semble, par cinq colonnes. L'empereur soupçonne que ces colonnes sont creuses, et il dit à Víðförul qu'il y a eu beaucoup d'arrangements dans la vallée. Víðförul répond que cela est tout naturel; des hommes tels que Didier, Gunnar, Ísung, Hálf, ne veulent point aller au rendez-vous sur le simple sol de la terre. Tout à coup on entend sortir un étrange bruit de la colonne de l'est. Et voilà les Niflungs Gunnar et Högni qui se montrent à cheval sur la voûte transparente. Ensuite c'est de la colonne de l'ouest qu'on voit sortir douze guerriers, le roi Ísung et tous ses fils. Le fracas qui annonce à présent ceux qui doivent sortir de la colonne du midi est si terrible, qu'Ubbi est d'avis qu'il faut se retirer, ce qui ne plaît point à Charles. Encore douze guerriers font leur entrée; ils sont tout gris d'acier; à leurs blasons et à leurs allures, Charles reconnaît Didier, Víðga, et leurs gens. Enfin la colonne du nord donne sa contribution: non moins de soixante chevaliers, au milieu desquels se trouvent le roi Hálf, Innstein et Útstein, s'avancent et prennent place, comme l'ont fait les autres. Tout à coup Víðförul a su se glisser, on ne sait pas trop comment, au milieu de cette illustre assemblée. Il n'y est que pour semer discorde et confusion: il suscite querelle entre Gunnar et Ísung, et bientôt le combat est général. Didier et Gunnar, d'un côté réunissent leurs forces contre Ísung et Hálf de l'autre côté. Il fait beau voir la fureur et la vaillance des combattants. Pour Ubbi cependant, c'est trop; il s'enfuit, et d'autres avec lui. Tout à coup quatre terribles géants sortent de la cinquième colonne, et se mêlent dans le combat. L'empereur croit reconnaître les géants Aspilán Aventroð, [Eygeyr] ¹⁾ et Vidólf Mittumstangi. Ils poussent de si terribles cris que même Charles s'effraye et prend la fuite avec le reste de ses gens, sans penser à Markvarð qu'il laisse après lui. Au milieu du tumulte, colonnes et ciel sont brisés et se bouleversent, ce qui n'arrête point les fuyards.

42. Resté seul, Markvarð reconnaît Mágus qui vient à sa rencontre. Il n'est pas besoin de dire que les deux amis se rendent à Stransborg aussitôt que possible. Cependant l'empereur se souvient de Markvarð et retourne, mais trop tard, pour le

¹⁾ Comblé d'après les mss. de Stockh.; le ms. 6 in-4° donne cinq noms: "Asperjum et Aventroð, son frère, puis Edegeyr, enfin Midólfur et Stangur, son frère"(1). Cfr la Saga de Þiðrik, c. dans les notes préc., ch. 27.

chercher. Encore une fois il croit reconnaître un tour de Mágus dans ce qui s'est passé. Mais il n'en dit rien à personne. Cependant Ubbi a le même soupçon, surtout quand il entend que depuis peu de temps Markvard est venu chez ses frères.

43. Trois ans se sont passés tranquillement, quand tout à coup on vient raconter à l'empereur que le duc Mágus est très-malade, mourant même. Ubbi s'en réjouit et dit à l'empereur que certainement on pourra donc enfin vaincre tous les fils d'Amund. Charles ne dit rien. Les quatre frères sont à Stransborg auprès du lit de leur beau-frère. Mathilde est tout en larmes. Mágus demande son fidèle Einar, et lui ordonne d'aller dire à l'empereur que Mágus attend de sa bonté qu'il voudra venir pour avoir sa dernière volonté. Einar trouve l'empereur, qui le reçoit bien. Il est prêt à se rendre à Stransborg en personne, mais Ubbi, qui soupçonne qu'il s'agit de faire pardonner aux fils d'Amund, et même qu'il y a quelque nouvelle ruse là-dessous, propose d'envoyer Úlf pour cette affaire. Celui-ci se hâte pour venir à temps, et arrive de nuit à Stransborg. Il trouve Mathilde en pleurs et demande à Rögnvald l'état de Mágus. On dit qu'il est mourant, et qu'il faut parler bien haut pour se faire entendre de lui. Úlf s'approche du lit de Mágus et crie de toute sa force: "Mágus, es-tu bien faible?" — "Faible" est la seule réponse du malade. — "Est-ce que tu penses mourir?" — "Mourir" est le seul mot qu'on l'entend répondre; et aussitôt il est mort. Tout le château est plongé dans le chagrin. Le lendemain au matin on transporte le cadavre à l'église. Úlf propose à Mathilde de faire célébrer à Verminzuborg les funérailles de Mágus. Mathilde ne le veut point; elle ne veut pas non plus qu'on enterre les restes de son époux à Stransborg, mais qu'on leur procure le repos de quelque lieu saint de l'étranger. Il ne reste donc à Úlf qu'à retourner seul à Verminzuborg. Ubbi se méfie toujours de tout cela, ce qui lui attire des reproches de l'empereur. Et c'est en vain qu'Ubbi exige qu'on aille tuer tout de suite les fils d'Amund.

44—46. Cependant Mathilde fait équiper magnifiquement le vaisseau qui doit emporter les restes de Mágus. Einar est nommé chef du convoi, et il choisit pour compagnons ceux qu'il veut. Il y a parmi eux un individu dont la stature rappelle beaucoup Mágus; l'un côté de sa figure est rouge et bien laid, de l'autre côté le teint est clair et beau. Cet homme s'appelle Double-Teint (Hálflita-mann). On fait voile pour le Danemark. Le roi de ce pays s'appelle Eystein. Il est vieux, et il a une fille unique, Helga. Le pauvre roi est bien malheureux de ce que deux farouches et puissants guerriers (berserkir), Atli et Gyrði, sont venus lui dire qu'il aura à choisir entre ces deux conditions: ou bien il donnera sa fille à Atli, ou bien il se battra en duel avec lui. Il n'y a pas moyen de vaincre les deux *berserks*, et

la jeune princesse semble perdue. Double-Teint, qui a appris cela, arrive juste à temps avec Einar et ses compagnons. Double-Teint promet de se battre avec les deux formidables ennemis, à condition que le roi lui accorde en récompense que, si à l'aide de Double-Teint la jeune princesse est sauvée, elle sera donnée en mariage à Vígvard, grand ami de Double-Teint. Le roi a entendu parler de Vígvard. Il sait que celui-ci est l'ennemi de l'empereur, et cela le fait hésiter d'abord; mais il n'y a pas d'autre conseil à prendre, et il préfère toujours Vígvard à Atli. Alors Double-Teint se bat avec les deux berserks et les tue.

47. Il y avait en Angleterre un roi nommé Heinrek; son père était Aðalráð, fils de Vilhjálrm. Il avait deux enfants: un fils, Lais, "ce que nous appelons Lōður", et une fille nommée Þóra. Ce Lais montre un caractère si turbulent et si obstiné, que le roi l'envoie en France chez l'évêque Trajanus pour être élevé. Ce Trajanus est maître en toutes matières, et ceux qui étudient sous lui dans son école (skóla) deviennent tous maîtres eux-mêmes. Lais reste cinq ans avec lui; puis il veut aller chercher aventure, et l'évêque lui donne un vaisseau. Lais va en Angleterre pour avoir encore des vaisseaux du roi Heinrek, son père. Mais celui-ci ne veut pas lui en donner. Lais tue un des hommes de son père; il est banni du pays, et retourne en France chez Trajanus, qui lui donne enfin trois vaisseaux. Lais s'en va faire des expéditions pendant tout l'été; il passe l'hiver chez l'évêque ²⁾).

48. Quelques ans se sont écoulés, lorsqu'un jour un vaisseau arrive à Verminzuborg. Le chef s'appelle Double-Teint et il a l'air bien étrange. L'empereur et Ubbi vont le voir, et Double-Teint salue Ubbi du nom d'empereur. Ubbi lui montre l'empereur, et ne laisse pas d'être fort flatté. Double-Teint s'adresse alors à Charles et fait si bien que, malgré sa hideuse figure, il parvient à lui plaire beaucoup. Il dit que toute sa vie il a été aux prises avec les malfaiteurs et les proscrits de presque tous les pays; les combats singuliers et les tournois font ses délices; si par hasard l'empereur a perdu quelques châteaux, qu'il permette à Double-Teint de les lui reprendre. L'empereur y pensera. Mais Ubbi trouve à l'instant que cet aimable étranger est précisément l'homme qu'il leur faut: qu'il ait en fief Buslaraborg, l'héritage des fils d'Amund, et sous peu de temps il subjuguera sans doute les quatre frères. L'empereur consent à cette proposition et Double-Teint ne fait point de difficultés. Il s'engage de faire venir Rögnvald devant l'em-

²⁾ Dans le ms. 58 de Stockh., ce chapitre ne vient que plus loin (après le 57^e chapitre de l'éd. de M. Þórðarson), et il y a pour inscription: "Ici commence la saga de Lais."

pereur et dit qu' alors les autres frères auront perdu toute leur force. La reine Ermenga s'irrite contre Ubbi, et l'empereur donne Buslaraborg à Double-Teint sans autre condition que de faire venir Rögnvald chez l'empereur. Double-Teint prend donc possession de Buslaraborg. Il y avait parmi ses hommes deux chevaliers très-distingués, Ingimar et Tosti, avec qui il s'était lié en Danemark; personne ne pouvait le leur disputer en fait de tournoi. Les fils d'Amund en entendent parler et ils ont grande envie d'entrer en lice avec eux. Aðalvarð va le premier à Buslaraborg et provoque hautement les usurpateurs du fief d'Amund. Tosti s'engage avec lui, et du premier coup de sa lance, Aðalvarð le désarçonne. Ingimar monte son destrier et ne tarde pas à désarçonner Aðalvarð; celui-ci retourne ensuite à ses frères, et il n'est pas très-mécontent de ce résultat. Markvarð aussi veut faire son épreuve et s'en va provoquer Ingimar. Le premier assaut ne décide rien; mais au second, Markvarð est désarçonné. Markvarð retourne, Vígvarð vient; c'est Ingimar qui est vaincu. Mais alors Double-Teint lui-même monte à cheval et, au second assaut, désarçonne Vígvarð. Enfin Rögnvald vient s'engager avec Double-Teint. C'est Flugar qui décide enfin que Rögnvald l'emporte sur Double-Teint. Celui-ci s'écrie: "Jusqu'ici nous étions toujours égaux", et Rögnvald reconnaît... Mágus! Rögnvald lui promet à voix basse de revenir jouter encore le lendemain, afin que Double-Teint tienne parole à l'empereur. Mágus envoie dire à celui-ci et à Ubbi de venir en toute hâte à Buslaraborg; et accompagnés de deux cents hommes ils s'empressent d'y aller.

49. Le lendemain, Rögnvald se présente au champ des tournois et provoque qui que ce soit. Personne n'ose s'engager avec lui. Mais tout à coup, il se voit environné par des gens de guerre: il voit l'empereur, Ubbi avec son fils Erlend, et Double-Teint. C'est vers le côté d'Ubbi qu'il dirige son fidèle Flugar, et après avoir tué douze hommes à Ubbi, cheval et chevalier percent les rangs et s'échappent. Ubbi ordonne que dix de ses braves, avec Ubbi et Erlend, doublent le nombre de leurs chevaux et le poursuivent. L'un des dix s'appelle Framar; grâce à son superbe cheval, il devance tous les autres. Rögnvald le reconnaît, va à sa rencontre et dit qu'il veut lui donner Flugar et toutes ses armes. Framar est fort reconnaissant, et s'étant revêtu des belles armes et ayant monté Flugar, il retourne vers Ubbi et ses gens. Il rencontre Erlend; celui-ci le prend pour Rögnvald et, d'un beau coup de lance, le tue. Erlend à son tour monte Flugar, prend le bouclier de Rögnvald, et va à la rencontre d'Ubbi. Celui-ci tue son propre fils et va joyeusement se glorifier devant l'empereur de ce qu'il a tué le fier Rögnvald. L'empereur s'attriste et s'étonne à la fois de ce que raconte Ubbi. Mais bientôt on s'aper-

çoit de l'erreur. L'homme qui a été tué par Ubbi ressemble en effet à Rögnvald, mais aussitôt qu'on lui ôte le bouclier féé de celui-ci, on voit que c'est Erlend. Cependant l'empereur retourne vers la ville. Double-Teint ne se voit plus, mais tout à coup Charles se trouve devant une troupe de cinq cents hommes; puis encore cinq cents, et encore cinq cents apparaissent. On croit reconnaître le duc Mágus à la tête du premier des trois corps, et que c'est Rögnvald qui commande le deuxième. L'empereur se prépare à la défense, lorsque tout à coup Mágus fait halte, et, laissant son cheval et ses armes, vient s'agenouiller devant l'empereur. Celui-ci lui demande qui il est. "Mágus de Stransborg, votre fidèle vassal." — Mais Mágus est mort depuis quatre ans? — Non, c'est un autre qui a été malade et dont Úlf a raconté la mort; quant aux réponses faites par le mourant à Úlf, elles n'ont été que le résonnement d'une pierre d'écho (málstein) qu'on lui avait mise sous la tête. Mágus s'agenouille de nouveau et demande grâce à l'empereur d'avoir protégé contre lui les fils d'Amund et de s'être joué de son souverain trois fois: sous la personne de l'homme aux écailles, sous celle de Víðförl, et enfin comme Double-Teint. Il est venu pour se réconcilier avec son seigneur et demander pardon pour ceux des fils d'Amund qui ne sont point coupables. L'empereur sourit et dit que certainement Mágus n'a son pareil ni comme magicien (bragðamaðr) ni comme conseiller; qu'il prête serment de fidélité à l'empereur, et tout sera bien.

50. Mágus demande ce que l'empereur décide des fils d'Amund. Charles veut entendre l'opinion de Mágus à cet égard. Mágus lui propose de donner à Rögnvald la reine Ermenga en mariage, et Buslaraborg en fief; à Markvarð, Spíransborg; quant à Aðalvarð, il sera à coup sûr un bon conseiller de l'empereur. — Et Vigvarð? — Mágus dit que certainement il faut qu'il soit banni du pays. — L'empereur demande ce qu'il faut faire d'Ubbi. Mágus dit que pour ses anciens services il doit garder la vie; mais qu'on l'exile lui aussi. L'empereur est d'accord avec Mágus sur tous les points. A présent Mágus fait venir Rögnvald devant l'empereur, et tous deux prêtent serment de fidélité à l'empereur. Ubbi est content de s'échapper furtivement. Mágus et Rögnvald s'en vont à Stransborg; Markvarð et Aðalvarð se réjouissent du nouvel état des choses; Vigvarð demande ce que Mágus a fait pour lui. Quand Mágus parle d'exil, Vigvarð dit qu'il a toujours été convaincu qu'il n'y a pas eu au monde un pire beau-frère que Mágus; aussi Vigvarð le tuera-t-il à la première occasion qui se présente. Mágus dit que c'est bien ce à quoi il s'attend de Vigvarð. Cependant il a encore un mot pour lui; et il lui raconte de la princesse Helga, et demande s'il a envie d'être roi de Danemark. Cette

fois Vígvarð jure de n'avoir jamais vu de beau-frère comme Mágus. Peu de temps après, Mágus et Vígvarð font voile pour le Danemark; le vieux roi Eystein est content d'abandonner son règne à Vígvarð, et après avoir épousé Helga celui-ci est proclamé roi. Mágus reste chez lui comme son conseiller. Cette nouvelle rend l'empereur Charles bien triste; car il a lui-même besoin des bons conseils de Mágus.

52. Sur ces entrefaites, Ubbi s'est rendu à Constantinople. Le roi Húgon est mort, et ses fils lui ont succédé sur le trône. Ubbi les excite à faire la guerre aux fils d'Amund; il fait croire aux frères d'Ermenga, que c'est malgré elle que Rögnavald l'a épousée et que la vie de son fils, l'empereur Charles, est en danger pour ces méchants frères-là. Hrólfr et Hálfðan s'embarquent aussitôt pour la Saxe avec une grande armée. Conduits par Ubbi, ils y surviennent si vite et si inopinément que l'empereur n'a le temps de leur opposer qu'une petite force de trois cents hommes. Hrólfr et Hálfðan demandent à l'empereur qu'il leur livre Rögnavald et les deux autres fils d'Amund qui restent dans son royaume. Les deux princes ne sont point satisfaits de ce que Charles dit être réconcilié avec ces frères-là, et il faut se battre. Les trois fils d'Amund font des prodiges de valeur; mais ils ont si peu d'hommes. La nuit interrompt les combats; l'empereur est résolu de mourir plutôt le lendemain avec ses amis que de les livrer.

52. C'est encore Mágus qui doit leur porter secours. Quand il a passé quelque temps en Danemark, il donne un jour un grand festin auquel assistent Vígvarð et quantité de grands seigneurs. Mágus leur dit qu'il lui faut aller en Saxe; il appréhende qu'Ubbi n'ait ourdi quelque trame avec les fils d'Húgon, et il demande que Vígvarð se rende en Saxe avec toute son armée défendre l'empereur. Vígvarð hésite d'abord, mais finit par suivre, cette fois comme auparavant, les conseils de Mágus. Celui-ci part tout de suite avec un seul vaisseau; Vígvarð doit venir après aussitôt que possible. Le vaisseau de Mágus arrive à Verminzuborg justement le même soir que le premier combat a eu lieu entre Charles et les princes étrangers. L'empereur est bien aise de revoir Mágus, et il souhaite seulement que sa suite eût été plus nombreuse.

53. Le lendemain, au lever du soleil, les deux fronts se rencontrent de nouveau. Mágus propose à Hrólfr et à Hálfðan qu'on décide l'affaire par des combats singuliers. Markvarð et Áðalvarð s'engagent avec les princes étrangers et sont tous les deux vaincus et faits prisonniers. Ubbi conseille de les faire mourir tout de suite; mais les vainqueurs veulent attendre jusqu'à ce que, le lendemain, Mágus et Rögnavald soient aussi pris. Cependant ce soir même Vígvarð arrive avec toute son armée.

54. Mágus prépare l'empereur, et quand Vigvarð vient s'agenouiller, nu-tête et sans armes, devant lui implorant sa grâce, Charles lui pardonne; et dès lors Vigvarð est un des plus fidèles alliés de l'empereur.

55. Le jour suivant, un grand combat a lieu entre les deux armées. L'empereur se bat avec Hrólf et le fait prisonnier; Mágus en fait autant de Hálfðan. Rögnvald a une lance longue de dix aunes; il en attaque Ubbi, perce son bouclier et enfonce habilement le bout ferré de sa lance dans son harnais; puis il relève doucement Ubbi de la selle et au grand plaisir de tout le monde, à l'exception d'Ubbi, s'entend, le promène dans cette belle situation autour du camp. L'empereur ordonne que l'on finisse le combat.

56. La victoire ainsi gagnée, Charles pardonne à ses oncles; il a bien compris qu'Ubbi est seul coupable. Quant à celui-ci, on le jugera plus tard. Mais qu'on assiste à présent au banquet que l'empereur veut donner en l'honneur de sa mère, la reine Ermenga, qui va être mariée à Rögnvald. Les festins se continuent pendant quinze jours. Puis Ubbi, le misérable traître de son empereur et de son pays, est jugé et condamné par toute l'assemblée des ducs à une mort honteuse: on le fait lier à deux chevaux sauvages qui le traînent par tout le pays. Et c'est là la fin de ses haines. Les oncles de l'empereur retournent dans leur pays et restent toujours les amis de Charles. Vigvarð retourne en Danemark. L'empereur, sous l'impression de tous ces événements, demande à Mágus s'il sait encore quelque chose qui soit propre à augmenter la gloire de l'empereur. Mágus répond qu'il lui manque une reine. Il parle de la jeune et belle Konstantia, fille du vieux Konráð, roi de France. Mágus lui fait même espérer de devenir roi de ce glorieux pays en épousant Konstantia. Rögnvald tiendra en ce cas Verminzuborg; Aðalvarð, Spiransborg; Markvarð, Buslaraborg; Ingimar, Štransborg. Mágus demandera Parisborg pour lui. Charles aime beaucoup cette proposition.

57. L'empereur s'embarque donc avec Mágus, les trois fils d'Amund qui sont restés avec lui, et une grande armée. Ils ont un bon voyage. Quand ils sont arrivés près de Reimsborg, ils posent le camp, et Mágus se rend dans la ville chez le roi Konráð. Celui-ci, qui est vieux et qui n'a pas de fils, trouve bon d'agréer tout ce que le sage duc Mágus lui conseille. Il est facilement persuadé que le plus sage parti sera de donner sa fille et son royaume à cet illustre empereur. Il va à la rencontre de Charles, et les deux souverains se saluent en amis. La jeune princesse aussi est contente. Pour célébrer les noces, Konráð fait inviter à un magnifique banquet les ducs et les barons de son royaume. L'évêque Trajanus et Lais, son élève, y viennent aussi. Après deux mois de fêtes continues, le

roi convoque ses sujets à une grande assemblée; il y fait souvenir à ses barons, et au peuple entier de son long et heureux règne; et il ajoute que, s'il n'a pas voulu prendre le titre d'empereur, il n'en a pas moins reçu les tributs de plusieurs rois; il remercie tous ses sujets de leur fidélité; il vient de donner sa jeune fille en mariage à l'illustre empereur Charles, et maintenant il veut aussi lui abandonner le gouvernement de tous ses états. — On prête serment à l'empereur Charles, qui donne de beaux présents à tout le monde. Mágus reçoit Parisborg et Rögnavald Verminzuborg. Le roi Konráð s'en va à Tifursborg ³⁾, et Charles prend sa résidence à Reimsborg.

58—60. Ces chapitres parlent de Lais et de quelques aventures qu'il court. Enfin il va en Danemark chez Vígvarð, qui cependant a eu le nom de Valdimar. L'évêque Trajanus, toujours frayant le chemin pour son élève, se rend en Ecosse chez le duc Sergius et demande sa fille Florentia en mariage pour Lais. On tombe d'accord, et peu après le mariage a lieu. Le fils de ce mariage s'appelle Vilhjálmi; il est élevé auprès du duc Mágus. Lais s'embarque un jour pour le Danemark, et Florentia est avec lui. Il a cinq vaisseaux. Quand il vient sur la côte du Danemark, il rencontre un matin sept vaisseaux bien équipés et conduits par un individu grand et robuste. C'est le *viking* Ingjald, de Skugga, en Norvège. Lais lui dit son nom. Ingjald a entendu parler de son mariage avec la fille de Sergius et de ce que le sage évêque Trajanus a fait pour son élève. Au lieu de se battre, on devient frères d'armes, et pendant tout l'été les deux vikings font des expéditions ensemble; ils ont douze vaisseaux et partagent toujours également tout ce qu'ils gagnent. Vers l'automne ils retournent en France, et ils restent chez l'évêque Trajanus pendant trois hivers. Le quatrième été d'après, ils équipent trente vaisseaux et s'embarquent pour Rúða; Florentia les accompagne. Deux terribles et méchants ducs, Harald et Tóki, règnent à Rúða; dans le grand combat qui s'ensuit, Lais et Tóki se tuent l'un l'autre. Harald tombe pour la main d'Ingjald, qui se bat en désespéré après la mort de son ami. Le butin est très-considérable. Ingjald dit à Florentia qu'il a l'intention de s'en aller en Norvège et de quitter la vie de viking. Celle-ci veut aller en Ecosse chez son père Sergius. Après avoir envoyé en France à l'évêque Trajanus les restes de Lais et une bonne moitié des vaisseaux

³⁾ Ainsi porte l'éd. *Var. Tifrisborg, Ciprisborg*. Le ms. 58 in-fol. *Tiprisborg*, le ms. 6 in-4° *Triéfellisborg*. — Plus haut (p. 11), en parlant des villes de Saxe, nous avons dit que Tifursborg était de ce nombre; il faut y citer Trevirisborg seulement et omettre les variantes, qui en effet ne se rapportent qu'au passage qui nous occupe à présent.

et du butin, Ingjald s'embarque avec Florentía. Ils n'ont voyagé que peu de temps lorsque Florentía accouche d'une enfant et meurt. Ingjald fait baptiser l'enfant et la nomme Þóra. Il la prend avec lui en Norvège, où il s'établit en paix à ses terres à Skugga. Quand Þóra a douze ans, Ingjald l'épouse. Ils ont un fils nommé Hrólf, qui pour son caractère négligent et étourdi est surnommé Skugga-fífl.

61. Rögnvald a gouverné la Saxe vingt ans, lorsqu'une puissante armée y arrive de Gallicía. C'est le roi Osanctrix ⁴⁾, oncle maternel du feu roi Hlōðver, et qui vient enfin venger la mort de son parent; il s'y est préparé depuis vingt ans. Cet Osanctrix est païen comme un chien, quoiqu'il ait été catéchumène (primsignaðr). Rögnvald trouve des alliés dans l'empereur Charles, le roi Vigvarð, Mágus, et le roi Heinrek, "son oncle maternel". Vilhjálmm, le jeune fils de Lais, âgé de treize ans, est dans la suite de Mágus, son tuteur. Aðalvarð et Markvarð, Ingimar et Tosti, Hrólf et Hálfðan, y sont de même. L'armée des amis est de cent mille hommes. Mais les forces d'Osanctrix ne sont pas moins redoutables. Il y a une dizaine de grands sorciers dans son armée: Erkúlis le Fort, Líkaon, Sörkvi, Sóti, Svarti, Hauknef, Herjólf, Stigandi, Böðmóð, Tanni. Mágus ordonne le combat, et ayant placé Rögnvald contre Erkúlis, l'empereur Charles contre Líkaon, et ainsi de suite, il prend pour lui Osanctrix lui-même: car aucun autre homme ne pourrait résister à la puissante magie de celui-ci.

62. Les combats sont des plus terribles. Rögnvald parvient à tuer le formidable Erkúlis, et puis il aide à l'empereur à tuer Líkaon. Mágus et Osanctrix font tous les deux des prodiges de valeur. Enfin Osanctrix se transforme en sanglier, puis en dragon; il vomit tant de venin sur Vigvarð que celui-ci en meurt le jour même. Mais Mágus et Rögnvald se réunissent et, redoublant de forces, étendent enfin le dragon mort par terre; "et cette saga ne parle plus d'Osanctrix; mais il revient dans d'autres récits." La victoire des amis est complète, mais aussi elle a coûté cher; car Vigvarð, Markvarð, Aðalvarð, Hrólf, Hálfðan, Ingimar et Tosti sont tous tombés. Rögnvald, Mágus et Charles partagent entre eux l'immense butin. Il est dit que Rögnvald, ayant choisi tout ce qu'il y avait de plus précieux, en fit présent à l'empereur, à leur séparation. Le roi Heinrek et le jeune Vilhjálmm, son petit-fils, se rendent en Angleterre. Charles et Mágus retournent en France; "et il n'est pas dit qu'eux et Rögnvald se soient jamais revus."

⁴⁾ La Saga de Ðiðrik (c. p. 28), parle dans les chapp. 25, 26, et ailleurs, d'un Osanctrix, fils de Hertnið, et qui règne sur Vilkinaland, c'est-à-dire la plus grande partie de la Suède et du Danemark.

Rögnvald et Ermenga eurent un fils, Hlöðver, mais il ne vécut pas longtemps. Rögnvald mourut dans son lit. Mágus attint un grand âge; sa mort fit pleurer non-seulement Mathilde, mais tout son pays. Il laissa un fils, Hávard, qui fut élevé à la cour de Charles et qui, après la mort de son père, fut duc de Paris. Charles eut une jeune fille, Elinborg; elle était beaucoup à la cour du duc Hávard.

63—65. Ces chapitres racontent les aventures de Hrólfr Skuggafill, le fils d'Ingjald et de Þóra. Malgré la fainéantise et la négligence qui lui ont valu son surnom, il parvient à faire sa fortune, à l'aide de Vilhjálfr, fils de Lais. A sa première expédition, il arrive en Angleterre. En partant de Skugga, il a reçu de ses parents quinze livres d'argent. Sa première affaire en Angleterre est de payer dix livres pour une belle esclave, et il n'hésite pas à donner le reste de son argent à un inconnu qui pour cette somme veut loger lui et sa femme dans son château durant l'hiver. Cet inconnu est Vilhjálfr, "son oncle maternel". Tout à coup sa chère femme disparaît et Vilhjálfr propose à son indolent neveu d'aller avec lui dans une expédition qu'il va faire en Valland (le midi de la France). Ils se donnent pour des marchands et arrivent chez Hring, roi de Valland, et son fils, le jeune prince Sigurðr. Après plusieurs aventures, Hrólfr retrouve en Valland sa femme, la belle esclave; c'est Sigríðr, la fille de Hring. A l'aide de Vilhjálfr, Hrólfr s'empare d'elle par une ruse et se rend en Angleterre au château de Vilhjálfr, où il doit rester jusqu'à nouvel ordre. Vilhjálfr se déguise en mendiant et reste en Valland. Il arrive un jour à Marsilborg chez un duc qui s'appelle Úlf. Le prince Sigurðr s'y trouve en même temps, et sans reconnaître Vilhjálfr qu'il cherche partout, il a beaucoup d'entretiens avec lui. Vilhjálfr sait si bien se conduire en Valland que le roi Hring lui donne le titre de roi et que le prince Sigurðr est content d'être le duc de Vilhjálfr. Hrólfr n'a plus à craindre qu'on lui prenne sa femme, et il devient même roi d'Angleterre, sans que la saga dise comment il s'y est pris.

66—68. Vilhjálfr est devenu roi, mais il n'a pas encore de reine. On lui a beaucoup vanté les grâces de la jeune Oktavía, fille du duc Roðulgeir de Smáland⁵⁾; ce Roðulgeir a aussi deux fils, Francus et Niceta, et un frère, Galifrey, qui règne avec lui. Vilhjálfr envoie Sigurðr en Smáland pour demander la jeune Oktavía en mariage. Sigurðr s'embarque avec 300 hommes, arrive en Smá-

⁵⁾ La saga de Mírmann (v. p. 182 de l'ouvr. c. p. 13) parle d'un duc Almákus de Smáterra "que les Norois (Nordmenn) appellent Sutaraborg [var. Sútari, Miklusútari]." — La saga de Þiðrek (c. p. 28) parle (ch. 312) d'une ville Smaland en Ruziland. — P. E. Müller (*Sagabibliothek*, Kjöbenhavn 1817—20, III, p. 481) nomme un roi Jon de Smaland, pays "qui est situé au sud de la France".

land et s'acquitte de son message. Roðulgeir demande l'avis de Galifrey. Celui-ci dit qu'il n'y a guère d'autre conseil à prendre que de faire la volonté de Vilhjálmm; pour celui qui a su s'emparer du Valland par sa seule prudence et son habileté d'esprit, il n'y aura pas de difficulté à conquérir le Smáland, s'il le veut. Roðulgeir, qui s'est offensé surtout de ce que Vilhjálmm n'a pas daigné venir en personne, jure au contraire qu'il ne veut entendre parler ni de mariage ni de soumission. Au départ, Sigurð obtient d'Oktavía une petite boîte pour Vilhjálmm, et elle ajoute qu'en l'ouvrant Vilhjálmm comprendra ses sentiments. A son retour en Valland, Sigurð donne la boîte à Vilhjálmm, qui y trouve le portrait d'Oktavía: il y a cela de remarquable qu'elle regarde en arrière. Vilhjálmm comprend qu'elle n'a rien contre le mariage mais qu'elle obéira à son père. Et il jure qu'il épousera Oktavía, ou il mourra. Il envoie dire à Hrólf, fils d'Ingjald, de lui venir en aide. Ils s'embarquent sur vingt vaisseaux et arrivent à la capitale du Smáland. On s'efforce longtemps en vain de pénétrer dans la ville. Différentes ruses échouent contre la vigilance d'Oktavía. Enfin Vilhjálmm s'aperçoit d'un grand nombre de troncs d'arbres flottant sur la rivière, qui plus loin traverse la ville; il trouve que ces troncs sont creux et remplis de provisions. Vilhjálmm fait remplacer les provisions par des hommes, et la nuit suivante il est introduit dans la ville, qui est prise en un moment. Le vainqueur n'est pas implacable, et on se réconcilie facilement. Les noces qui s'ensuivent sont magnifiques, et la dot d'Oktavía est immense. Vilhjálmm et sa reine retournent en Valland. Le fils qui leur naît quelque temps après est baptisé du nom de Lais, et à la confirmation on lui donne celui de Geirarð, nom pris dans la famille de Roðulgeir; cet enfant devient un grand favori auprès de son parrain Roðulgeir, chez qui il est élevé; le vieux duc prédit que Geirarð fera bien parler de soi avec le temps; et avant de mourir, il lui abandonne tout le pays de Smáland. Frankus et Niceta, les fils du duc, deviennent les pages (skósveinar) de Geirarð, qui les aime beaucoup. Ainsi se passe un long temps.

69⁶⁾. Après la mort de Mágus et des fils d'Amund, l'empereur Charles a continué de gouverner la France. Hávarð, le fils de Mágus, est devenu le duc de l'empereur, et la princesse Elinborg est adulte. Plusieurs princes l'ont demandée en mariage, mais l'empereur n'a pas voulu la marier. Après avoir régné longtemps et glorieusement sur la France, Charles tombe malade; et se sentant près de mourir, il fait appeler ses amis et leur dit qu'il laisse le règne à sa fille Elinborg, et

⁶⁾ Dans le ms. 58 de Stockh. ce chapitre a pour inscription: "Ici commence la saga de Geirarð et de Vilhjálmm."

que Hávarð doit l'aider de ses conseils. Puis l'empereur meurt; les regrets que sa mort donne à ses sujets sont vifs et sincères; car il a toujours été bon et sage et aimé de tous. Elinborg et le duc Hávarð régissent en paix la France.

70. Un jour Geirard, le duc de Smáland, parle à Galifrey son parent et dit qu'il veut aller en France demander la jeune reine Elinborg en mariage. Ils partent, et quand Geirard salue la reine, tout le monde admire la beauté et la courtoisie du jeune duc. Mais Elinborg croit devoir s'offenser de sa hardiesse: elle, la puissante reine de France, et la fille de l'empereur Charles, épouser un petit duc comme lui! Geirard lui répond que le jour viendra peut-être où elle se repentira de ses hautes paroles. Il retourne en Smáland; puis il se lance dans des guerres et des expéditions qui font beaucoup parler de sa valeur. Plusieurs princes et rois aspirent à la main d'Elinborg; elle les refuse tous, et elle trouve de mieux en mieux que Geirard n'a pas son pareil.

71. De l'autre côté de la mer, en Afrique, il y a un puissant roi, nommé Priams. Il est païen comme un chien et très-cruel, surtout pour les chrétiens, mais brave et presque invincible. On lui a parlé d'Elinborg et dit qu'elle gouverne seule toute la France. C'est là quelque chose pour lui, et il s'embarque pour la France avec une formidable armée. Ses deux frères, Baldvin le Fort et Baldvin le Brave, sont avec lui, et ils sont aussi cruels que lui. Arrivé en France, il ravage tout, il tue les habitants et les force à sacrifier à ses dieux, il démolit les châteaux et brûle les églises. A dix milles de Reimsborg, il fait halte et envoie un de ses frères dire à la reine de préparer un grand banquet; car Priams va prendre le règne de la France et, si la reine veut croire en Þór et en Óðin, il l'épousera; si elle ne le veut pas, elle aura un mois pour se préparer à la guerre; assurément elle sera vaincue, elle sera donnée en mariage aux serfs, et elle sera forcée d'abjurer sa foi. Baldvin présente ces conditions à la reine; pour gagner du temps, elle fait répondre au roi qu'elle a besoin de deux mois pour préparer dignement le banquet, et que l'armée du roi ne manquera pas de provisions pendant ce temps-là. Priams fait avancer son camp et se tient tranquille en attendant.

72. La reine entend de tous côtés des reproches pour avoir rejeté le duc Geirard, et elle le regrette vivement elle-même. Un jour elle appelle Hávarð et lui dit d'aller trouver Geirard. Elle a écrit trois lettres à la fois pour lui; si Geirard ne fait pas attention aux deux premières, Hávarð donnera la troisième, qui a pour cachet l'anneau de l'empereur Charles. Hávarð part et remplit son message. Le premier jour il donne une des lettres; Geirard ne veut pas la regarder, et il ordonne qu'on la jette au feu; le deuxième jour il ne veut pas non plus regarder la lettre

présentée par Hávarð; il s'en va à la chasse. Mais enfin, le troisième jour, quand il voit l'anneau de l'empereur, il sourit, parcourt la lettre et prend pitié de la reine; en effet il n'a jamais cessé de l'aimer. Il fait dire à Elinborg qu'il viendra à Reimsborg aussitôt que possible.

73—74. Cependant Priams entend que la reine pense à la guerre, et il se prépare au combat. La reine fait de même, et un jour on s'engage. Les troupes de Geirard ne sont pas encore arrivées, mais Geirard et ses deux fidèles pages, Frankus et Niceta, ont devancé l'armée et viennent à temps pour assister à la deuxième journée. Sans être reconnus, ils combattent dans les troupes de la reine et font des merveilles de prouesse. Geirard tue Baldwin le Fort. La nuit tombe, et le combat est interrompu. Mais le roi jure "par le grand Jupiter" que le lendemain il vengera son frère. Geirard ne passe pas la nuit dans la ville, mais dans une petite maison à l'écart. Le lendemain, on commence de nouveau. Geirard y apparaît de même avec ses pages et tue Baldwin le Brave. Cette journée n'est pas non plus décisive; la reine a perdu beaucoup de monde. Toujours inconnus, Geirard et ses pages passent cette nuit dans la ville. Le lendemain, Geirard est dès le commencement à la tête de l'armée de la reine. Il a ordonné les troupes de manière à former un coin: le front est mince et les derrières de plus en plus larges; cet arrangement (svínfylkt) est du nouveau pour Priams; celui-ci reconnaît à la tête de l'ennemi le même chevalier qui lui a tué ses deux frères. Il s'engage avec lui et il jure "par Maümet, son dieu", qu'il n'a jamais vu de plus vaillant homme, et quoiqu'il ait tué ses deux frères, Priams dit qu'il lui donnera la vie et la France, et la reine Elinborg par-dessus le marché, si le chevalier veut devenir son homme. Ils tueront ensemble le duc Geirard et ses pages; car c'est lui et son armée, dit le roi, que l'on voit dans ce moment paraître au champ de bataille. Geirard se moque de lui, et Priams enragé l'assaille furieusement avec sa lance. Mais Geirard reçoit le choc sans bouger, et d'un beau coup d'épée il tranche la tête au roi. Vilhjálmm et Galifrey avec les troupes de Smáland terminent bientôt le combat. La nuit tombe, et les Français ne savent pas encore que c'est Geirard qui a combattu dans leurs rangs pendant trois jours. La reine seule, qui du haut de sa tour a regardé les combats, l'a soupçonné.

75. Le lendemain, c'est bien le duc Geirard qui se montre à la tête de son armée avec Vilhjálmm, Galifrey, Frankus et Niceta. A leur entrée dans la ville, la joie et la reconnaissance se manifestent partout; toutes les cloches sont sonnées, on fait des processions, on chante Te Deum, et promène les reliques. Geirard est conduit par le duc Hávarð au haut bout de la salle d'assemblée; il occupe l'ancien

siège de l'empereur Charles. Au moment où la reine, accompagnée de ses dames, fait son entrée, le soleil tout à coup jette des flots de lumière dans la salle. La beauté de la reine éblouit les yeux de tout le monde; depuis les temps de la reine de Saba, on n'a rien vu de si beau. Elle va devant Geirarð, et après lui avoir solennellement remercié des services qu'il a rendus à la religion et à la France, elle le prie de vouloir accepter le règne de toute la France. Geirarð prend la reine sur ses genoux et dit que c'est elle qu'il choisit avant toutes choses, et puis la France. Elle lui demande pardon de l'outrage qu'elle lui a fait. Puis elle le fait proclamer roi et les noces sont célébrées somptueusement. Geirarð donne le Smáland à Frankus et Niceta, et à Galifrey, un duché en France. Le vieux roi Vilhjálmm abandonne le gouvernement du Valland à son fils Geirarð, et se retire dans un couvent pour le reste de ses jours.

76—78. Geirarð et Elinborg vivent heureusement ensemble. Il n'ont pas moins de sept fils: Vilhjálmm, Karl, Laís, Konstantínus, Roðulgeir, Rögnvald, Mágus. Le plus jeune ne vit pas longtemps, et à l'exception de Vilhjálmm, "ces frères n'entrent pas pour beaucoup dans cette saga". — Vilhjálmm est d'abord un sujet de douleur pour ses parents, car il prodigue tout ce qu'on lui donne. Enfin il est envoyé en Grèce pour chercher fortune, et il vient chez l'empereur Kiríalax et Maxentía, sa reine. Ils ont une seule fille, Margareta; dès leur première entrevue, Vilhjálmm et la jeune princesse sont épris d'un mutuel amour. L'empereur Kiríalax a coutume de faire un grand festin chaque année à la pentecôte; seulement il y a trois choses qui sous peine de mort sont défendues à ses convives: si le plat d'entrée est du saumon, il ne faut pas tourner le saumon sur son plat; il ne faut pas mettre son couteau si fortement sur la table qu'on l'entende; il ne faut pas parler si haut qu'on puisse l'entendre de l'autre côté de la salle. Si quelqu'un a contrevenu à ces commandements, il vivra sept nuits, on lui accordera en grâce trois choses quelconques, et puis il mourra. Vilhjálmm enfreint avec ostentation tous les trois commandements. Voici les trois demandes qu'il fait et que, bon gré mal gré, l'empereur est obligé de lui accorder: d'être empereur les sept jours qui lui restent; d'épouser tout de suite la belle Margareta; d'être souverain juge tout ce temps-là. La semaine se passe joyeusement. Le dernier jour il fait prendre place à tout le monde qui a assisté au festin fatal, et à côté de chacun d'eux il plante un ou plusieurs de ses fidèles guerriers. Puis il fait la ronde de la salle, et, s'arrêtant devant chacun des anciens témoins de ses crimes, il lui demande s'il ou elle — car il commence par sa femme — l'a vu tourner le saumon ou entendu le bruit qu'il a fait ("sáttu mik nokkut snúa laxinum, eðr heyrðir þú mik nokkut kasta knífnum,

eðr tala svo hátt at allir heyrðu?"). Margareta la première, et puis tout le monde, aime mieux ne s'être aperçue de rien. L'empereur lui-même, tout ébahi de ce qui se passe devant ses yeux, balbutie la même réponse. "Pourquoi alors faut-il que je meure?" s'écrie innocemment Vilhjálmm. Et puis il porte, en juge souverain, son dernier jugement: c'est qu'il régnera toujours sur ce royaume et que l'empereur sera en grand honneur auprès de lui. Moyennant la sage distribution de faveurs qu'il a faite aux barons, tout s'arrange à ses souhaits, et sa fortune est faite. Geirarð, son père, qui a assisté à tous ces événements, retourne en France, et quand il se lasse de régner, il abandonne son royaume à son fils Konstantínus. "Et il y a plusieurs sagas sur ses fils, quoiqu'elles ne soient pas écrites ici." Quelque temps après ces événements, Geirarð meurt, et Elinborg se retire dans un couvent. Vilhjálmm règne heureusement sur Miklagarð. Pendant son règne Eirík, roi de Danemark et frère de saint Canut vient en Miklagarð et y passe trois ans⁷⁾; il reçoit de Vilhjálmm une demi-*lest* d'or et quatorze vaisseaux. Vilhjálmm a un fils, Charles, et une fille, Constance [plus tard mère de Constantin]⁸⁾. Après un long règne, Vilhjálmm meurt en Miklagarð, sans avoir eu de gouvernement en France. Ses frères règnent en Frakkland, en Valland, en Smáland, en Saxland et en England, après Geirarð, leur père; "mais nous ne savons pas raconter plus de leurs parents (ættmenn) [que ce qui est écrit dans cette saga; la raison en est que ces pays-là sont si éloignés de nous]"⁸⁾.

79. Le dernier chapitre a été analysé plus haut (v. pp. 4 et 5); il finit par ces mots: "Que le Fils de Dieu nous bénisse tous! Ici finit la saga de Mágus."

⁷⁾ En 1103, le roi Erik Eiegod partit de Danemark et vint par la Russie à Constantinople chez l'empereur Alexis Comnène. Il avait l'intention d'aller à Jérusalem, mais il mourut avant d'y arriver, à l'île de Cypre, en 1103. — Le mot *lest* signifie à la fois charge, batelée, et un poids considérable.

⁸⁾ Les mots mis en crochets ne se trouvent que dans les mss. de Stockh.

